



L'embaras du premier ministre entre plans sociaux et politique économique

IL Y A le verbe, la gesticulation et la réalité. Au lendemain de l'annonce de plans sociaux chez Danone et Marks & Spencer, le premier ministre a mobilisé les ressources des

ANALYSE

Lionel Jospin a fait le choix d'une économie ouverte et souvent cruelle

mots, de l'émotion et des effets d'annonce pour conjurer une embarrassante réalité et préserver ce qu'il lui reste de son crédit d'homme de gauche dans une partie de l'électorat populaire. Le « syndrome Michelin » est passé par là : on ne reprendra plus Lionel Jospin à déclarer qu'« il ne faut pas tout attendre de l'Etat » et que « ce n'est pas par la loi qu'on va réguler l'économie », comme il l'avait fait lors de l'annonce simultanée par la firme clermontoise, en septembre 1999, de gros profits et de 7 500 suppressions d'emplois. Même si, au fond, il reste persuadé que le gouvernement n'a pas toutes les cartes en main.

A l'issue du séminaire gouvernemental réuni samedi 31 mars à Paris, M. Jospin s'est donc posé en défenseur d'un « prolétariat » et d'une « classe ouvrière » victimes de la « brutalité » de ces deux entreprises. Et particulièrement de la grande enseigne britannique, qui s'est montrée peu regardante sur les moyens de se débarrasser de salariés au nom de la sacro-sainte *shareholder value*, cette règle de la recherche du profit maximal pour les actionnaires. Le recours à ce vieux fonds de vocabulaire marxiste, même assorti de précautions oratoires, n'a guère trompé ses partenaires communistes et Verts, qui réclament « des actes plutôt que des mots ».

Ces mots ne sont que la première forme d'une gesticulation qui s'est poursuivie avec la rencontre « informelle » organisée, mercredi 4 avril, avec des représentants des salariés de Danone lors d'un déplacement du premier ministre dans l'Essonne. La ministre de l'emploi, Elisabeth Guigou, avait convoqué des préfets des départements d'implantation des établissements Danone condamnés à la fermeture (Essonne et Pas-de-Calais) et saisi la justice pour « délit d'entrave » au comité d'entreprise dans le cas de l'entreprise britannique. Mercredi, elle annonçait son intention de téléphoner à l'ambassadeur de Grande-Bretagne en France pour lui faire part, en toute diplomatie, de son mécontentement à un homme qui n'en peut mais.

MANQUE DE VOLONTÉ

Le gouvernement est condamné à exiger le respect de l'« ordre public social » inscrit dans le code du travail, et c'est bien le moins que les « Danone » et les « Marks & Spencer », comme les « Michelin » naguère, attendent de lui. Pour autant, il limite son action à de la « régulation judiciaire » et à un « simple accompagnement de la mondialisation libérale », selon les mots acerbes de Jean-Pierre Chevènement, président du Mouvement des citoyens (MDC), alors que sa gauche le presse de faire de la politique. Comment ? En durcissant la législation, voire en interdisant toute suppression d'emplois aux entreprises distribuant de gros dividendes.

Sans aller jusqu'à réintroduire l'autorisation administrative de licenciement, supprimée par la droite en 1986, M. Jospin s'y est essayé. Timidement. Car le projet de loi

« de modernisation sociale », qui était une réponse à ses propos désastreux sur l'impuissance de l'Etat face aux vagues de licenciements, n'a toujours pas achevé un marathon parlementaire entamé il y a un an. Pas plus que le projet de loi sur les « nouvelles régulations économiques », qui doit mettre un peu d'ordre dans les règles du marché et renforcer à la marge les droits des salariés (notamment en cas d'OPA). On n'a pas senti une véritable volonté d'aboutir sur ces deux textes.

Car au-delà de l'émotion il y a l'environnement économique, qui incite sans doute M. Jospin à la prudence. Peut-il engager un nouveau bras de fer avec le patronat alors qu'à la fin de l'année les entreprises devront passer en même temps aux 35 heures (pour les PME) et à l'euro dans un contexte de ralentissement économique ? Peut-il se montrer trop interventionniste en matière sociale quand les dernières données de la Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale (DATAR) indiquent que la France reste une terre d'accueil prisée des investissements extérieurs (30 % des emplois en France) contredisant au passage ceux qui assurent que le droit social et les 35 heures ont un effet repoussoir sur les patrons étrangers ?

UN PACTE UN PEU HONTEUX

Et puis M. Jospin a fait le choix d'une économie ouverte, compétitive et souvent cruelle. Ce pacte un peu honteux avec le marché lie davantage M. Jospin que les engagements pris vis-à-vis de ses partenaires de la gauche plurielle, même si son discours semble toujours donner la primauté au politique sur l'économique. Il lui interdit, en tout cas, d'instituer un « moratoire » sur les licenciements, comme l'a, une nouvelle fois, réclamé le Parti communiste dès l'annonce des plans sociaux chez Danone et Marks & Spencer. « On ne va pas faire la politique que demande le PC alors qu'il baisse », confiait sans aménité Laurent Fabius, il y a quelques jours, quand Robert Hue commençait à réclamer un « coup de barre à gauche ».

Dans cette affaire, le premier ministre est contraint de naviguer entre émotion et raison, condamnation politique et pragmatisme économique. Les licenciements sont repartis à la hausse en février, et il risque de devoir encore barrer serré si d'autres plans sociaux sont annoncés ou confirmés dans les prochains mois (Moulinex, AOM-Air Liberté, Bull, Usinor, Giat Industries, équipementiers automobiles...). Il pourra toujours dire que la plupart d'entre eux se justifient par une situation difficile et parfois catastrophique de l'entreprise et rappeler que le solde créations-destructions d'emplois est très positif depuis son arrivée à Matignon.

Il n'aura pas de mal, non plus, à montrer que, de tous ses homologues européens, c'est lui qui mène « la politique la plus à gauche » - 35 heures, emplois-jeunes, couverture maladie universelle, comme il le répète volontiers - et qu'il n'y a pas photo avec Tony Blair et Gerhard Schröder. De toutes les politiques menées aujourd'hui en Europe, la sienne est sans doute celle qui garde le plus de distance avec le credo libéral. Celle qui fait encore une part belle au service public, comme en témoigne la volonté de M. Jospin de lâcher du lest aux cheminots en grève. C'est une maigre consolation pour ceux qui sont déjà montés dans la charrette des licenciements.

Jean-Michel Bezat

Les agents de l'ANPE s'estiment démunis pour accompagner la recherche d'emploi

Les huit syndicats de l'Agence appelaient à faire grève, jeudi 5 avril

L'activité économique et les créations d'emplois qu'elle entraîne ne réduisent pas la charge de travail de l'Agence nationale pour l'emploi

(ANPE). Celle-ci est au contraire sollicitée par les demandeurs d'emploi, chômeurs ou en fin de contrat à durée déterminée. La mise en œuvre

du plan d'aide au retour à l'emploi (PARE) va aussi alourdir la tâche des vingt mille agents, appelés par leurs syndicats à la grève, jeudi 5 avril.

LA BAISSÉ du taux de chômage ne réduit pas - au contraire ! - la charge de travail des 850 centres de l'Agence nationale pour l'emploi (ANPE). Or le climat social n'est pas bon dans cet établissement public administratif en sous-effectif chronique dont les 20 000 agents étaient appelés à faire grève et à manifester, jeudi 5 avril, pour protester contre les conditions de mise en œuvre de la réduction du temps de travail (RTT).

Cette grève n'a « rien d'idéologique », explique Noël Dauce, responsable du SNU-ANPE, l'un des huit syndicats qui ont appelé à la grève. Il s'agit de défendre la « reconnaissance professionnelle » du personnel de l'ANPE, précise-t-il, en refusant la mise en cause d'avantages acquis, en l'occurrence sept jours de congé, accordés aux agents depuis 1968 en contrepartie de l'absence d'augmentation salariale et que la direction entend déduire des vingt-trois jours supplémentaires attribués dans le cadre de la RTT.

Avec la crainte de voir s'allonger

les horaires d'ouverture, les contractuels de l'ANPE redoutent la dégradation de leurs conditions de travail, jugée inévitable si la RTT se fait « à effectifs constants », comme le souhaite la direction. Cet objectif leur semble d'autant plus difficile à accepter que leur charge de travail n'a cessé d'augmenter au cours des

« On fait déjà tout dans l'urgence, on sous-traite au maximum », déplore un employé

dernières années avec la mise en place, en 1998, de l'accompagnement personnalisé des chômeurs de longue durée, ou encore par l'apparition des chartes de qualité sur l'accueil, l'information ou l'orientation des demandeurs d'emploi. « On fait déjà tout dans l'urgence, on sous-traite au maximum », déplo-

re un agent, qui supervise notamment les sociétés extérieures payées 4 500 francs pour assurer sept contacts en trois mois à un chômeur longue durée. « Pour l'Agence, c'est plus facile à gérer, et ça évite de créer des emplois ! », détaille le jeune agent.

Les 35 heures « ne sont qu'un prétexte dont se saisissent les agents pour montrer leur mécontentement », analyse le directeur d'une agence du Nord-Pas-de-Calais. « Le personnel subit depuis des années la pression des sous-effectifs et des postes vacants qui tardent à être pourvus », ajoute-t-il, alors que l'ANPE se prépare à mettre en œuvre au 1^{er} juillet le plan d'aide au retour à l'emploi (PARE), qui prévoit des mesures personnalisées à destination de l'ensemble des demandeurs d'emploi. Un millier d'agents, en formation, viendront alors renforcer les équipes, après les 1 400 personnes recrutées dans le cadre du contrat de progrès 1999-2003.

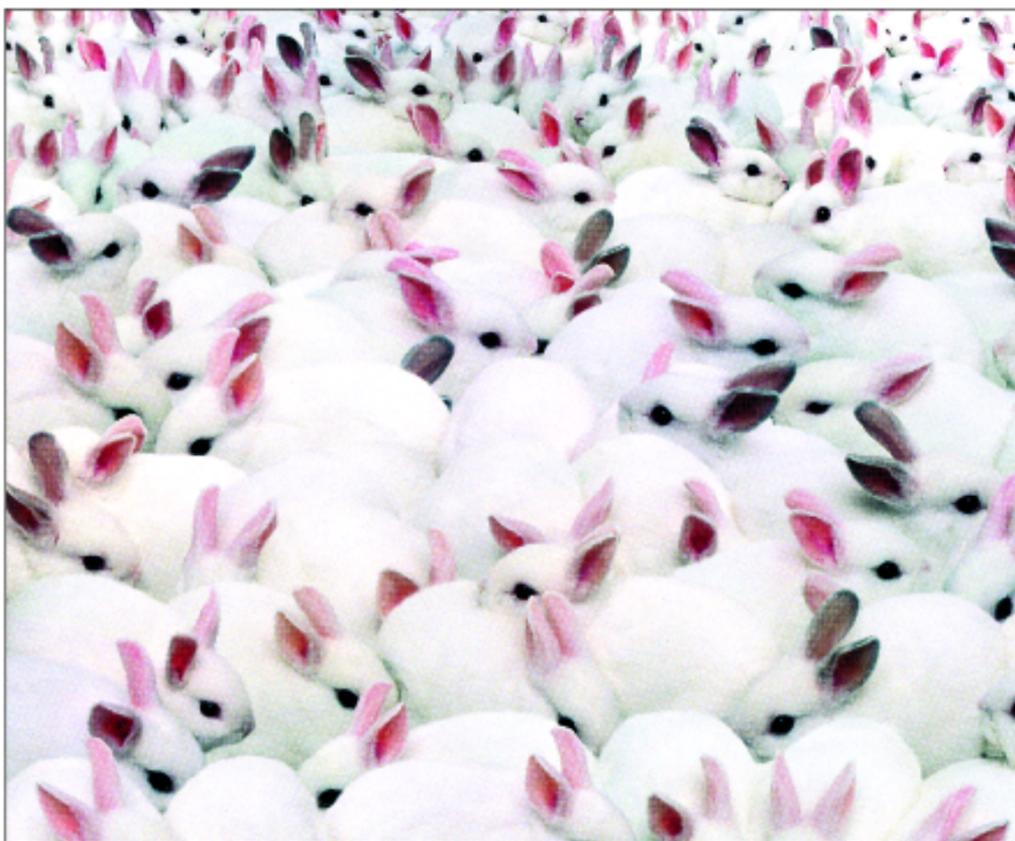
Ces augmentations d'effectifs « n'ont pas permis de rattraper les écarts » enregistrés entre la France

et ses voisins, indique la direction de l'Agence, qui rappelle que chacun de ses agents s'occupait, en 1996, de 189 chômeurs en moyenne, contre 133 en Allemagne ou 58 en Suède. L'activité économique a en effet pour conséquence que « le flux des inscriptions reste stable à 5 millions par an ». Les salariés ont le sentiment de gérer, « comme des gendarmes au milieu de la circulation », précise l'un d'eux, la nouvelle réalité du marché du travail.

« L'ANPE s'occupe maintenant d'une partie du salariat qui se retrouve régulièrement au chômage avec la multiplication des contrats à durée déterminée, du travail à temps partiel ou de l'intérim », explique un conseiller de Seine-Saint-Denis, qui chiffre à 4 millions le nombre de demandeurs d'emploi, toutes catégories confondues. Dans ces conditions, le suivi individualisé, le traitement « sur mesure », que le PARE a pour objet d'accorder à tous les chômeurs, « demandent des moyens que l'on n'a pas », estime un conseiller de Seine-Saint-Denis.

Alexandre Garcia

Reproduisez avec plus d'intelligence.



Avec la nouvelle technologie STMicroelectronics pour imprimantes, les modèles à jet d'encre sont capables de produire des images proches de la qualité photo.



La nouvelle puce ST pour double tête d'imprimante transforme radicalement les performances des modèles à jet d'encre. Des écrans aux modems, des cartes son aux disques durs, ST est l'un des grands spécialistes mondiaux des technologies pour périphériques informatiques. Nous sommes sans cesse à la recherche de nouvelles solutions... et de plus en plus nombreux.



Nous ajoutons partout plus d'intelligence.

STMicroelectronics (anciennement SGS-THOMSON) • www.st.com • Leader mondial des semiconducteurs pour l'électronique grand public, l'automobile, les télécommunications, les périphériques informatiques, et les systèmes de contrôle • Opportunités: http://jobs.st.com

STMicroelectronics

Les partisans de l'union de l'opposition se donnent rendez-vous en province

Lors de la convention d'Alternance 2002, rebaptisée « l'Union en mouvement », Alain Juppé a averti que les prochaines étapes pour rassembler la droite seront « plus difficiles »

« **ALTERNANCE 2002**, cela va être aussi brillant que la dissolution », ironisait Jean-Louis Borloo, porte-parole de l'UDF, dans un entretien publié, mercredi 4 avril, dans *La Croix*. « *Les absents auront tort* », répliquait le RPR François Fillon, sur France 2. De fait, à l'exception de François Bayrou et d'Alain Madelin, hostiles à ce regroupement de l'opposition, à l'exception aussi de Christian Poncelet, d'Edouard Balladur et de Philippe Séguin, boudeur, il y a eu beaucoup, beaucoup de monde à la « convention du renouveau » organisée, mercredi, à la Mutualité (*Le Monde* du 5 avril).

Une heure avant le début de la réunion, trois cars arrivaient de l'Aisne, le département de Renaud Dutreil, président d'Alternance 2002. Alain Juppé délaissait la place qui lui était réservée pour aller rejoindre au balcon une soixantaine de Bordelais. « *Aujourd'hui, c'est jour de fête* », se réjouissait l'ancien premier ministre. L'ancien président de l'UDF, François Léotard, affichait la même satisfaction : « *A sa manière, cette convention est un petit Epinay. Et sans les états-majors, ce qui est un gage de succès.* »

Devant quelque mille cents participants et pendant plus de quatre heures, près de quarante nouveaux élus RPR, UDF et DL ont célébré, en effet, les vertus de « l'union », de la « proximité », du « *terra in* ». « *La machine à gagner, c'est l'union, le mécanicien de la machine, c'est Alternance 2002* », a affirmé le M. Loyal de la rencontre, Jean-Claude Gaudin (DL), maire de Marseille. Seul chef de parti présent, Michèle Alliot-Marie est venue dire combien elle était « heu-

reuse » d'être là. « *Nous en avons assez de voir des querelles stériles, des ambitions personnelles suicidaires, des divisions sclérosantes* », a déclaré la présidente du RPR, selon laquelle « *l'union de l'opposition est un combat quotidien* ».

Quelques-uns des nouveaux élus de la « *vague bleue* », Fabienne Keller, maire de Strasbourg, ou Nicolas Perruchot, maire de Blois, tous deux UDF, avaient toutefois choisi de se tenir sur la réserve. Bien qu'il ait enlevé la mairie d'Evreux au Parti communiste, Jean-Louis Debré a été carrément oublié. Il est vrai que l'ancien ministre ne cache pas ses réticences vis-à-vis de la méthode suivie.

« ÇA VA TROP VITE »

La publication d'un avant-programme détaillé a suscité, en effet, l'exaspération de quelques parlementaires, s'estimant mis devant le fait accompli. « *Ça va trop vite* », estime ainsi Renaud Muselier, député (RPR) des Bouches-du-Rhône. Le retour, via Alternance 2002, de quelques anciens ministres qui n'ont plus leur place dans leurs partis respectifs, au premier rang desquels M. Juppé, provoque aussi inquiétude et suspicion. Le maire de Bordeaux s'applique pourtant à n'être qu'« *un militant comme un autre* ». « *Je n'ai rien inspiré du tout* », s'est-il défendu devant la presse. Toutefois, alors qu'il hésitait à s'exprimer dans la salle, l'ancien premier a finalement lancé cet avertissement : « *Rien n'est gagné. Aujourd'hui, nous avons franchi une étape, mais tous les obstacles n'ont pas disparu. Les prochaines haies seront plus difficiles à franchir. Il faut maintenir la pression* ».

M. Juppé est en fait convaincu qu'il faut passer par la province pour faire avancer l'union de l'opposition. Ce sentiment est partagé par M. Gaudin, qui s'inquiète des freins mis par les états-majors des partis, comme par M. Fillon, qui vient précisément de quitter la direction du RPR. « *Notre force est en province, là où le dialogue est, semble-t-il, plus clair et plus net* », a affirmé le président du conseil régional des Pays de la Loire, avant d'annoncer la réunion de prochaines conventions décentralisées à Toulouse, chez Philippe Douste-Blazy, à Bordeaux, Marseille et Nantes. La veille, en effet, les groupes parlementaires avaient fait la démonstration de leur incapacité à s'unir. Cet épisode a été passé par pertes et profits. « *On n'a pas avancé* », regrettait seulement Bernard Deflesselles, député des Bouches-du-Rhône, qui était favorable, comme la majorité de ses collègues du groupe DL, à la constitution d'un groupe unique.

Dans ce contexte, peu de décisions concrètes sont sorties de la convention. Les principes d'organisation, parmi lesquels la non-ingérence dans l'élection présidentielle, ont simplement été ratifiés à l'unanimité, et le collège des vingt-quatre fondateurs reconnu comme la direction provisoire de la nouvelle organisation jusqu'à la prochaine convention, prévue à l'automne. Par 447 voix contre 425 à l'Union en marche et 252 au Mouvement de l'union, les participants ont enfin choisi de rebaptiser Alternance 2002 l'Union en mouvement.

Jean-Baptiste de Montvalon et Jean-Louis Saux

Rencontre sous tension entre le Parti socialiste et les Verts

Les deux partis commencent à préparer les législatives dans la mésentente

Des délégations du Parti socialiste et des Verts devaient se rencontrer, jeudi 5 avril, pour commencer à préparer les échéances de 2002. Le PS juge exagérées les

revendications formulées par les Verts après leurs bons résultats aux élections municipales et aux cantonales, et brandissent la menace de la division de la majorité.

« **SOUVENEZ-VOUS** de ce qui s'est passé en Italie lorsqu'ils ont laissé se défaire l'Olivier. » Lionel Jospin ne cesse d'agiter le contre-exemple italien, où les divisions ont fait éclater la coalition au pouvoir, pour mieux conjurer les menaces qui pèsent sur la majorité plurielle après les élections municipales. A la veille de la rencontre, jeudi 5 avril, entre le Parti socialiste et les Verts, le premier ministre a multiplié les avertissements à sa majorité, allant même jusqu'à prévenir qu'il peut « *très bien ne pas être candidat* » à l'élection présidentielle. Les mises en garde visent surtout les Verts. La déclaration de Dominique Voynet, affirmant devant son conseil national, le 1^{er} avril, que son parti avait « *vocation à être majoritaire* », a été particulièrement peu goûtée, François Hollande comparant ironiquement cette ambition à celle de Génération écologie qui, en 1992, voulait « *enterrer le vieux PS* ».

Les retrouvailles post-municipales s'annoncent donc tendues. « *Si les Verts veulent nous faire perdre les élections législatives de 2002, qu'ils le disent, mais ils n'auront pas un seul député !* », entend-on rue de Solferino. « *La gauche plurielle n'est pas une mangeoire individuelle* », dit-on encore. Au lendemain des municipales, le PS tirait du déclin confirmé du PCF et de la bonne tenue des Verts la conclusion qu'il fallait, selon la formule de Jean-Christophe Cambadélis, « *revaloriser les Verts sans dévaloriser le PC* ». Mais les récents hausses de ton des Verts ont fait renaître les critiques sur leur manque de « *cohérence* ». Les tensions parisiennes ont empoisonné un

peu plus le climat. « *Il n'y a pas de podium dans la gauche plurielle* », répète M. Hollande, pour qui c'est « *toute la gauche plurielle* » qui doit gagner les élections de 2002.

Jeudi, le PS va marteler son refus de discuter de circonscriptions réservées pour 2002 avant d'avoir préalablement engagé une réflexion programmatique commune. D'abord le projet, ensuite les places. Ce n'est que dans une seconde étape que le PS négociera, avec toute la majorité, les circonscriptions. Cela suppose des règles de « *loyauté* ». « *Il ne peut être question d'attribuer des circonscriptions à des partenaires, a prévenu M. Hollande le 27 mars, sans être sûr de la manière avec laquelle ils appelleront à voter pour nous au second tour des élections législatives* ». Le PS souligne aussi que si le calendrier électoral de 2002 est « *rétabli* », malgré le vote hostile des Verts, la majorité ne peut se déchirer à la présidentielle et prétendre se retrouver unie aux législatives...

GRUPE PARLEMENTAIRE

Jean-Luc Bannahmias réplique qu'il a bien entendu les rappels au règlement de la gauche plurielle de M. Jospin. Le secrétaire national des Verts a jaugé la montée de la tension au nombre de membres de la délégation socialiste – une dizaine – alors que lui-même ne devrait être accompagné que des quatre porte-parole des Verts et, peut-être, de Marie-Hélène Aubert, députée d'Eure-et-Loir. Optimiste, M. Bannahmias estime que « *le soufflé va très vite redescendre, puisque les deux partis sont condamnés à s'entendre* ». « *Le PS a beaucoup à perdre, pas nous* », assure-t-il, en

mettant en avant l'objectif de « *voir comment on travaille sur le programme et de commencer le débroussaillage pour les législatives* ». En début de rencontre, l'explication sur les municipales, à laquelle prendra part Bruno Le Roux, chargé des élections au PS et battu à Epinay par le maintien des Verts, risque d'être aussi franche que rude. « *Je vais quand même gentiment dire au PS que, sur les soixante-sept villes qu'il nous avait proposées, il n'y en a que sept de gagnées, dont quatre par des Verts* », ajoute M. Bannahmias. Mais sa vraie obsession, c'est le groupe parlementaire : « *Notre intérêt c'est d'en avoir un, trente députés, tout doit se jouer là-dessus* », dit-il.

Le problème est que les Verts ne sont pas tous d'accord sur ce qu'il convient de faire de leur victoire. « *Lionel Jospin ne représente plus le centre de gravité de la gauche plurielle, alors qu'il en était le point d'équilibre* », analyse Stéphane Pocrain. Pour Noël Mamère, « *il n'y a pas de proportionnelle, pas de ministre supplémentaire en vue, pas de changement de cap sur la politique menée. La seule issue, c'est de montrer notre différence* ». Proclamant sa fidélité à la gauche plurielle, le candidat putatif des Verts à la présidentielle défend une stratégie d'autonomie pour les législatives : « *Le principe c'est les primaires, l'exception, ce sont les accords, notamment sur les sortants* ». Quant à M^{me} Aubert, elle observe que la déclaration du sommet de la gauche plurielle du 7 novembre 2000 s'est réduite à « *un chiffon de papier* ».

Béatrice Gurrey et Michel Noblecourt

ENVIRON 1 HOMME SUR 10 DÉCLARE AVOIR DES TROUBLES DE L'ÉRECTION FRÉQUENTS.

Alors si c'est votre cas, n'hésitez pas à en parler à un médecin. Il a l'habitude : vous n'êtes ni le premier ni le dernier à lui parler de ce problème.

Quel que soit votre âge, les troubles de l'érection ne sont pas une fatalité. C'est un problème médical connu, dont les causes peuvent être multiples, et qui peut aujourd'hui être pris en charge.

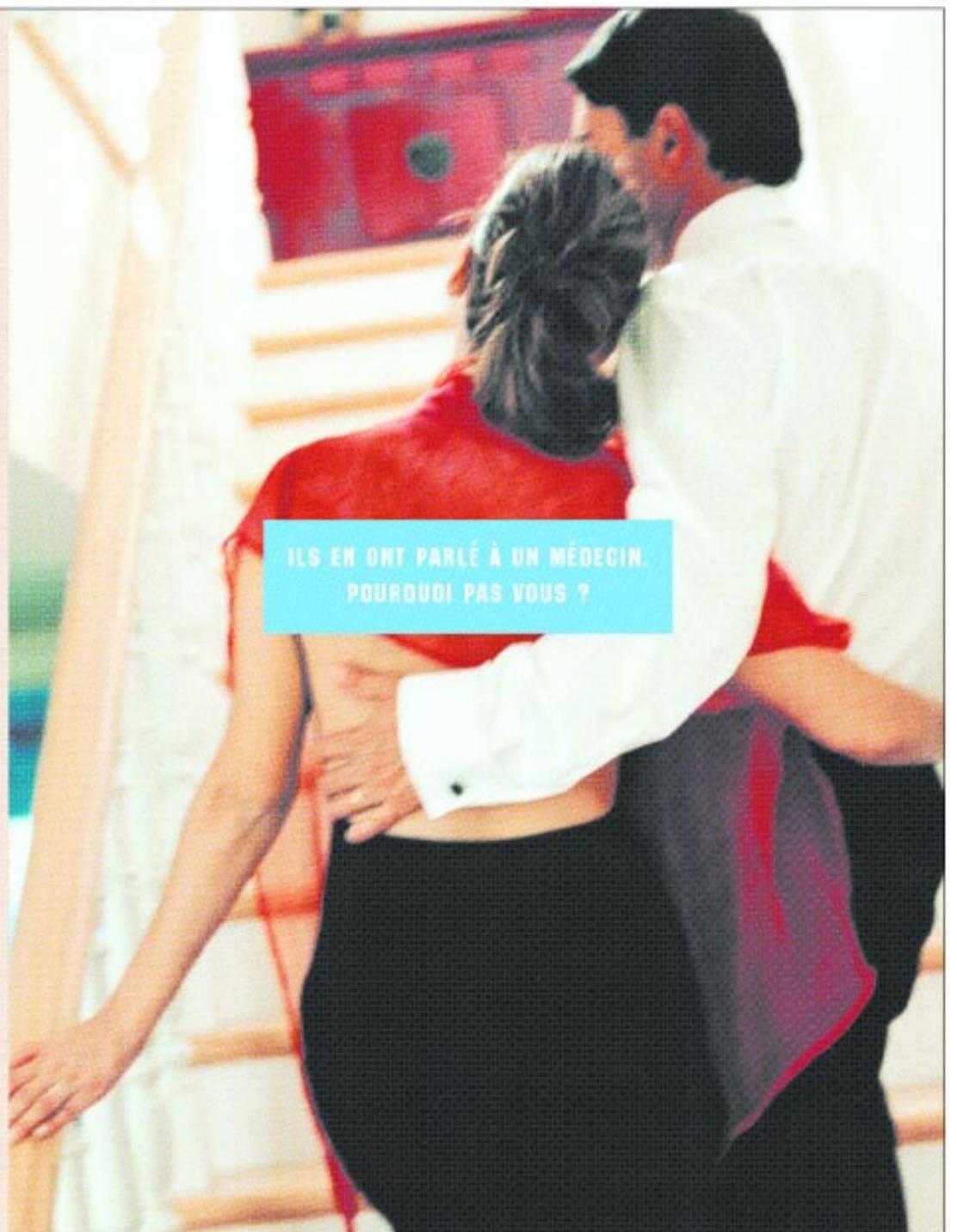
Qu'ils soient fréquents ou non, ne laissez plus vos problèmes d'érection affecter votre équilibre et celui de votre couple. Parlez-en à votre partenaire. Parlez-en à un médecin. Il saura vous apporter des réponses et vous proposer les solutions adaptées à votre cas.

Pour plus d'informations sur les troubles de l'érection et les solutions disponibles, contactez l'ADIRS :

☎ N° Indigo 0 825 00 00 10 Site ADIRS : www.adirs.org

ADIRS : BP 63 - 59003 Lille cedex

ADIRS ASSOCIATION POUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'INFORMATION ET DE LA RECHERCHE SUR LA SEXUALITÉ
Association à but non lucratif (loi 1901) enregistrée le 6/01/2000 à la Préfecture de Lille sous le n° 1362.



VALEURS FRANCE

L'action Alcatel était en hausse de 2,16 %, atteignant 32,59 euros, jeudi 5 avril dans les premiers échanges.

L'action Groupe André cédaït 0,39 %, jeudi matin, à 127 euros. La société va fermer plus de 100 magasins employant 450 salariés et devait présenter jeudi son plan social.

L'action L'Oréal était en hausse de 2,91 %, jeudi matin, à 76,15 euros. Son chiffre d'affaires consolidé a atteint 3,404 milliards d'euros au premier trimestre, en hausse de 12,7 %.

Le titre Orange gagnait 4,49 %, jeudi matin, pour coter 10,24 euros. A partir du 4 mai, la filiale de téléphonie mobile de France Télécom va remplacer l'opérateur Equant - en cours de rachat par France Télécom - dans l'indice CAC 40.

Le titre Sidel reste suspendu jusqu'à la publication de la note d'information sur l'offre publique d'achat (OPA) lancée par Tetra Laval. Le Conseil des marchés financiers a jugé recevable l'offre du groupe suédois sur le leader mondial des machines d'emboîtement.

PREMIER MARCHÉ

JEUDI 5 AVRIL Cours à 9 h 57
Demier jour de négociation des OSRD : 24 avril

Table with 5 columns: France, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

NOUVEAU MARCHÉ

MERCREDI 4 AVRIL
Une sélection. Cours relevés à 18 h 11

Table with 5 columns: Valeurs, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

Main market table with 5 columns: Ticker, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

Table with 5 columns: Valeurs, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

Main market table with 5 columns: Ticker, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

Table with 5 columns: Valeurs, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

Main market table with 5 columns: Ticker, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

Table with 5 columns: Valeurs, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

Table with 5 columns: Ticker, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

Table with 5 columns: Valeurs, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

SICAV et FCP

Une sélection. Cours de clôture le 4 avril

Table with 5 columns: Émetteurs, Valeurs unitaires, Date cours, Cours en euros, Cours en francs

Table with 5 columns: ÉCUR. TECHNOLOGIES, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

Table with 5 columns: Valeurs, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

Table with 5 columns: Valeurs, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

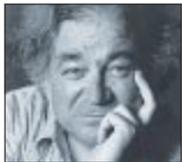
Table with 5 columns: Valeurs, Cours en euros, Cours en francs, % Var. veille, Compensation (I)

Le Monde

DES LIVRES

LITTÉRATURE ● ESSAIS

VENDREDI 6 AVRIL 2001



PIERRE MERTENS
Le Feuilleton
de Pierre Lepape page II



VÉRONIQUE OLMI
page III



**L'INDE
À VILLENEUVE-SUR-LOT**
pages IV et V

CORPS ET ÂGE, INÉLUCTABLEMENT

La chronique de Roger-Pol Droit
page VI



« TOUT ENTIER ART »

Philippe Sollers continue
sa « guerre du goût » au
moment même où paraît un
premier essai biographique
qui permet de (re)lire sous un
nouveau jour l'odyssée
sollersienne page VII

Le Monde DES LIVRES DE POCHE



LE MONDE DES POCHE
Un supplément de 16 pages

Les infortunes de Marianne

Aveuglée par la lumière retrouvée, elle tient son bras droit replié, la main sur le front, silhouette pâle et fragile qui porte les stigmates des années de malheur. Cette France qui s'éveille, telle que la voit l'affichiste Paul Colin, le 17 août 1944, c'est aussi Marianne, incarnation de la République, comme le trahit le rouge du bonnet phrygien, éclat vif d'une palette sobre.

Telle une revenante, elle s'impose à l'heure de la restauration démocratique, portée par une ferveur nouvelle, comme régénérée par l'épreuve. Il est vrai que l'allégorie symbolique, qui divisa tout au long du XIX^e siècle les milieux politiques, avait fini par s'assoupir, vieillissant tranquillement depuis que gens de droite comme de gauche la récupèrent sans dommage, chacun à sa façon, dans une optique où l'idéal

révolutionnaire, puis patriotique ou républicain, est enfin devenu aussi simplement national.

La contre-révolution menée par Vichy, qui visa expressément à abolir la République et à abattre ses symboles, ne l'a pas emporté. Aisément éradiquée sur les émissions philatéliques et monétaires, où l'allégorie anonyme et abstraite d'un Etat républicain s'accommodait d'un visage de déesse tutélaire – elle est rempla-

Philippe-Jean Catinchi

cée par l'effigie du Maréchal, qui rejoue la confiscation qu'opéra en 1851 le prince-président Louis-Napoléon Bonaparte, bourreau de la II^e République –, Marianne a mieux résisté dans les mairies, voire sur les places publiques, où le prétexte de la « récupération de métaux non ferreux » servit à épurer l'imagerie nationale. Il est vrai que la présence du buste n'ayant rien d'obligatoire, l'interdire n'aurait guère eu de sens. Déplacée, sinon brisée, l'effigie, dont la longue pratique républicaine avait

affadi le message, retrouva ainsi à la Libération une faveur éphémère, que l'historien Maurice Agulhon analyse aujourd'hui.

Apportant cette dernière contribution à un chantier qu'il a ouvert dès 1973 par un article paru dans *Annales ESC* (1), et dont les deux volets précédents, *Marianne au combat* (1979) et *Marianne au pouvoir* (1989) que Flammarion s'appête à rééditer (2), ont été complétés depuis, bicentenaire du régime oblige, par un judicieux volume illustré (3), Maurice Agulhon a

conscience d'écrire là une « *histoire au second degré* ». S'attachant à l'« idée » que l'on se fit de la République française à travers ses représentations plutôt qu'à ses batailles ou à ses œuvres, l'historien connaît les limites d'une entreprise où le dépouillement systématique de la documentation est sinon impossible, au moins loin d'être achevé. Qu'importe ! C'est la démarche intellectuelle qui compte et la leçon critique qui l'accompagne. Convaincu qu'« un cycle d'histoire est en train de

Maurice Agulhon achève sa trilogie sur l'« imagerie et la symbolique républicaines » en retraçant la lente usure d'une allégorie promise au musée

se clore », l'auteur privilégie l'exposé pédagogique. Aussi ouvre-t-il l'ultime volet de cette passionnante enquête sur « l'imagerie et la symbolique républicaines » par une sorte de résumé des chapitres précédents, reconnaissant, avec une lucidité qui sied à sa modestie, la relative confidentialité de la réception des deux premiers volets. Il importait pourtant d'établir un premier bilan d'un chantier naturellement toujours ouvert.

L'image de Marianne a récemment connu de si nombreuses métamorphoses qu'elle s'est inexorablement affaiblie. Au risque de ne plus paraître porter la force allégorique qui fit sa légitimité.

Déjà le recours toujours plus fréquent à l'affranchissement par machine comme l'émission de timbres commémoratifs au tarif usuel battaient en brèche l'autorité d'une Marianne péniblement restaurée après la parenthèse de la Sabine de David, adoptée sous Giscard d'Estaing, et la Liberté, reprise de Delacroix, qui la remplaça sous Mitterrand. Le prochain passage à l'euro s'appête à l'exclure des représentations monétaires, où les frappes commémoratives contestent depuis deux décennies son hégémonie, pour ne rien dire de l'élection masculine du Génie de la liberté, adopté sur la pièce de 10 F. Il n'est guère que dans les mairies que l'allégorie civique se maintient, familière, aimable et consensuelle. Trop peut-être, puisque, en devenant un emblème mieux inscrit dans le paysage local que dans celui de l'Etat souverain, elle perd de cette légitimité qui échappe aux transferts, sympathiques mais contestables, donc dangereux en terme de symbole, sur les « héroïnes » du moment.

Maurice Agulhon concluait son étude lorsque éclata l'« affaire Laetitia Casta ». Désignée par l'Association des maires de France comme modèle de la « Marianne de l'an 2000 », la jeune mannequin n'était que la nouvelle illustration d'une tendance apparue avec la V^e République, où le charme et la dimension jugée représentative d'actrices ou de chanteuses (Brigitte Bardot, avant Mireille Mathieu ou Catherine Deneuve) les désignaient pour donner leurs traits à une Marianne trop usée. Forcément éphémère, l'image séduisante d'une jeunesse rayonnante n'est pas sans danger. Comment garantir que le modèle ne « failira » pas face à la mission d'exemplarité qui lui incombe ? Le vif débat autour

de l'adresse fiscale du top model illustra presque aussitôt la fragilité du procédé, déjà dénoncé lorsque Brigitte Bardot fut poursuivie devant les tribunaux pour des propos suspects de racisme et de xénophobie – ce qui est pour le moins fâcheux quand on incarne la République...

Mais la dérive vers cette starisation ambiguë est-elle fortuite ? Agulhon pointe justement le recul de Marianne depuis l'origine de la V^e République, analysant les choix, tous inédits, du médaillier présidentiel depuis l'avènement de Charles de Gaulle. Le primat donné à l'Etat, la dimension particulière conférée par le nouveau régime au président – et renforcée par l'adoption de son élection au suffrage universel dès 1962 – ont fait reculer la figure de Marianne, jusqu'à l'infantiliser lorsqu'elle prend, vision recomposée d'une Bardot gamine, les traits d'une fillette de sept ans qui cherche la protection paternelle d'un général hors champ, mais dont la main galonnée donne l'échelle gigantesque. Cette affiche de M^{mes} Lefor et Openo, réalisée pour la campagne présidentielle de 1965, joue aussi de l'ambivalence du V, symbole d'une victoire qui recoupe la majuscule latine qui désigne la « Cinquième ». On cherche en vain la majesté de déesse de l'allégorie figurant le sceau de l'Etat ou le

hiératisme des statues érigées par la III^e République triomphante...

Enjeu symbolique qui divisa l'opinion, autorisa toutes les héroïisations comme tous les détournements, la figure de Marianne semble désormais usée. Et si le dessin ou la caricature de presse (d'Effel à Faizant ou Plantu) lui conservent une authenticité populaire, l'Etat républicain semble s'en détacher.

Il était nécessaire que l'historien en évalue les conséquences. Et qui, mieux que Maurice Agulhon, dont la conscience républicaine est exemplaire, aurait pu donner à comprendre sur la longue durée l'idée qui symbolisa un pays sans armoiries ?

(1) « Esquisse pour une archéologie de la République. L'allégorie civique féminine » (janvier-février 1973, pp. 5-34)

(2) En librairie le 17 avril.

(3) *Marianne. Les visages de la République*, cosigné par Maurice Agulhon et Pierre Bonte (Gallimard, « Découvertes », 1992).

LES MÉTAMORPHOSES DE MARIANNE
L'imagerie et la symbolique républicaines de 1914 à nos jours
de Maurice Agulhon.
Flammarion, 320 p., 159 F (24,24 €).



ALAIN GEGON/CIRIP

**HECTOR
BIANCIOTTI**
de l'Académie française



UNE PASSION EN TOUTES LETTRES

«Un art de vivre en littérature... Hector Bianciotti publie, sous forme de petit Babel alphabétique, un nouveau volume de son autobiographie. On ouvre une porte (celle de sa bibliothèque), on tourne des pages (celles de ses auteurs favoris), et on a le sentiment d'entrer au beau milieu d'une phrase qui pourrait bien avoir été de celles dont l'écrivain a fait ses repères, lui qui, dit-il, n'a pas d'Ithaque...»

Jean-Luc Douin, *Le Monde*

GALLIMARD

Ph. B. C. / Agence Photographique L. P. / R.

Gallimard - 772 200 773 80 5 Paris - R.

**PORTRAIT DE GROUPE
AVEC TOUCHES DE BRUN**

Tableau d'une petite bourgade allemande pendant la guerre, par Siegfried Lenz

p. III

MAIGRET ENVOYÉ SPÉCIAL

Les reportages autour du monde, dans les années 1930 et 1940, de Georges Simenon : le moment présent sur le vif

p. X

SÉLECTION

La liste des livres de poche parus en mars

p. XIII à XVI



s o m m a i r e

Montaigne, l'éternel Essai ? Le premier galop du Cavalier bleu

L'édition de La Pochothèque réhabilite l'idée d'une œuvre achevée

● LITTÉRATURES

La Leçon d'allemand de Siegfried Lenz (p. III)
Comptez vos jours d'Alice Rivaz (p. IV)
Le Tournant et Speed de Klaus Mann (p. IV)
Le Quai de Wigan et Dans la dèche à Paris et à Londres de George Orwell (p. IV)
Little de David Treuer (p. V)
Alouette de Dezső Kosztolányi (p. V)
De joyeuses funérailles de Ludmila Oulitskaïa (p. V)
Livraisons (p. IX)

● ROMANS

POLICIERS
La Cinquième Affaire de Thomas Ribe d'Oystein Lonn (p. VI)
Livraisons (p. VI)

● SCIENCE-FICTION

L'Etoile de ceux qui ne sont pas nés de Franz Werfel (p. VII)
Limbo de Bernard Wolfe (p. VII)
Livraisons (p. VII)

● POÉSIE

Le retour des « Poètes d'aujourd'hui » (p. VIII)
Ridiculum Vitae de Jean-Pierre Verheggen (p. VIII)
Art poétique de Guillevic (p. VIII)

● ESSAIS

Mes apprentissages de Georges Simenon (p. X)
Le Livre noir. Sur l'extermination des juifs en URSS et en Pologne (1941-1945) de Vassili Grossman et Ilya Ehrenbourg (p. XI)
Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ? de Günther Anders (p. XI)
L'Art d'accommoder les bébés de Geneviève Delaisi de Parceval et Suzanne Lallemant (p. XI)
Questions générales de littérature d'Emmanuel Fraisse et Bernard Mouralis (p. XII)
Cours de médilogie générale de Régis Debray (p. XII)
Requiem pour une avant-garde de Benoît Duteurtre (p. XII)
Livraisons (p. IX)

● SÉLECTION

La liste des livres de poche parus en mars (p. XIII à XVI)

Comme d'autres « textes-cultes », les *Essais* de Montaigne produisent « des habitudes de lecture » difficiles à modifier, selon Hugues Pradier, directeur éditorial de « La Pléiade », chez Gallimard.

Résumons. D'un côté l'édition posthume des *Essais*, établie en 1595 par la « fille d'alliance » de Montaigne, Marie de Gournay. De l'autre, le fameux exemplaire de Bordeaux, une copie imprimée de l'édition des *Essais* de 1588 que Montaigne a annotée jusqu'à sa mort, en 1592. Pendant trois siècles, on s'habitue à lire Montaigne dans l'édition de 1595. Mais dès le XIX^e siècle, le renouveau de l'histoire littéraire fait sortir l'exemplaire de Bordeaux de l'ombre. Déchiffré et édité de 1906 à 1920, cet imbroglia d'« allongeaïls » et de repentirs devient la nouvelle « vulgate » des *Essais*, à lire la préface de « La Pléiade » en 1962. Des repères philologiques insérés dans le texte même, les fameux (a), (b) et (c) adoptés par la plupart des éditeurs, indiquent l'enchevêtrement des couches de rédaction. L'image d'une œuvre labile, fragmentaire, discontinue et insaisissable, voire indécidable, a pris forme. Cette vision aura parfois des conséquences étonnantes, par exemple l'édition des *Essais* préparée par André Tournon pour l'Imprimerie nationale en 1998, qui va jusqu'à intégrer les ultimes corrections autographes de l'exemplaire de Bordeaux, largement omises dans l'édition de 1595. André Tournon présente ainsi des *Essais* « qui dérèglent le jeu des rhétoriques traditionnelles », une œuvre au « langage coupé », selon la formule

qu'il emprunte à Montaigne.

Mais voici des voix dissonantes, et non des moindres, avec la nouvelle édition des *Essais* dans La Pochothèque, sous la direction de Jean Céard. Cette très sérieuse édition bouleverse les acquis éditoriaux sur Montaigne, comme le montre la préface d'Isabelle Pantin : elle réhabilite le texte sans « problèmes de raccord » que donnait l'édition de 1595, contre le « semi-brouillon » de l'exemplaire de Bordeaux, fait sauter les sacro-saintes couches philologiques dans le texte, donne les tables des matières ajoutées au XVII^e siècle, bref modifie à nouveau nos habitudes de lecture en refusant « ce préjugé moderne qui nous fait aimer dans le livre de Montaigne le type même d'une œuvre en mouvement, à l'achèvement impossible ». Or ce point de vue n'est pas isolé. L'équipe qui prépare l'édition des œuvres complètes de Montaigne dans « La Pléiade » l'a aussi adopté pour les *Essais*. Et pour cause : le projet avait été confié à Michel Simonin, aujourd'hui décédé, dont les dernières recherches sur Montaigne justifient ces choix.

Dans la réception de Montaigne, une nouvelle étape est certainement franchie. Au lecteur de cheminer dans les *Essais* comme il le souhaite, que se profile à l'horizon le mirage d'un texte déconstruit ou l'architecture d'une œuvre achevée.

Fabienne Dumontet

★ Les *Essais* de Michel de Montaigne : Le Livre de poche, « La Pochothèque », 154 p., 139 F (21,19 €) jusqu'au 30 avril, 155 F (23,63 €) ensuite.

Totalement lyrique

La collection « Opéras » de Bleu nuit éditeur

L'aventure est singulière : à la rentrée 2000, une toute jeune maison, Bleu nuit éditeur (30, rue Grégoire-de-Tours, 75006 Paris), qu'on avait découverte à l'occasion de la parution d'un *Guide des CD* signé par les deux créateurs de la maison, Jean-Philippe Biojout et Pascal Fardet (256 p., 98 F [14,94 €]), lançait une collection « Opéras » en partenariat avec l'Opéra national du Rhin. Elle proposait des monographies lyriques accompagnant la publication du livret, substitut de ce qu'offrent le plus souvent les programmes vendus lors des représentations, des commentaires utiles sur l'œuvre, le compositeur, le contexte de la création, les figures des mythes mises en jeu quand le cas s'en présente...

Onze titres parurent en septembre 2000, consacrés à des œuvres classiques – *Don Giovanni* de Mozart, *La Cenerentola* de Rossini ou *La Bohème* de Puccini – ou plus rares – *Hary Janos* de Kodaly, *Ariane* de Martinu ou *Barbe Bleue* d'Offenbach, malheureusement sans le livret. Douze

autres en octobre (signalons les méritoires *Parables for Church Performance* de Britten, ou *Die Gespenstersonate* de Reimann), dont certains (*The Beggar's Opera* de Britten encore ou, plus prévisible, *Tristan et Isolde*, de Wagner) virent leur tirage rapidement épuisé.

Depuis le début 2001, cinq nouveaux titres sont venus enrichir la toute jeune collection : *Sainte Jeanne des Abattoirs*, de Brecht, *Aleksis Kivi*, de Rautavaara, *L'Amico Fritz*, de Mascagni, *Peter Grimes*, de Britten, et *Héloïse et Abélard*, d'Ahmed Essyad, créé à Mulhouse en octobre 2000. Un pari audacieux puisque l'œuvre ne sera donnée à Paris, au Théâtre du Châtelet, que les 16, 19 et 22 mai.

Il faut saluer l'engagement novateur d'une entreprise qui ne privilégie pas le confort des affiches convenues, préférant l'audace des exhumations, voire des révélations. Une aventure à suivre.

Ph.-J.C.

★ Collection « Opéras » : 60 F ou 40 F (9,14 € ou 6,10 €), selon la taille du volume.

On peut lancer une maison d'édition sans moyens, avec juste des rêves un peu fous dans la tête et le sentiment confus qu'on va révolutionner l'édition et la littérature. Le Cavalier bleu, lui, a les pieds sur terre. *L'Hommage à Kandinsky* est presque la seule fantaisie que les trois fondatrices de cette nouvelle maison, qui se spécialise dans l'édition pratique, se sont permises.

Marie-Laurence Dubray et Catherine Boulud pensent à créer leur maison depuis leurs diplômes de management de l'édition. Elles font leurs gammes, la première comme directrice marketing chez l'éditeur pratique Prat, la deuxième chez Hachette, la Sofres ou la Fnac. Quand Reed-Elsevier rachète Prat, Marie-Laurence Dubray relance le projet. Elles ont été rejointes par Sophie Behr, responsable éditoriale de la maison.

Elles ont soigneusement défini un premier concept de collection, « Idées reçues », qui veut faire le tour d'un sujet à partir des clichés qui l'environnent. Marie-Laurence Dubray fait le pari que « quand on part des idées reçues on a toutes les chances de ne pas y revenir ». Sept titres viennent de sortir : *L'Ecole*, *Les Fonctionnaires*, *Les Corses*, *Napoléon*, *Les Francs-maçons*, *La Mémoire*, *Le Cancer*. Vingt-quatre ouvrages au total devraient paraître dans l'année. Chaque volume fait 128 pages, il est vendu 49 francs (7,47 €), avec un tirage de 8 000 exemplaires. La diffusion et la distribution sont assurées par Harmonia Mundi. Les auteurs sont des spécialistes qu'il a fallu convaincre de « prendre les choses par le petit bout de la lorgnette ». Parmi eux : Thierry Lentz, Philippe Franchini, Jean Cambier, Paul Balta.

Le Cavalier bleu a prévu deux autres collections en 2002. « Versus » se proposera d'aborder des sujets sous deux angles opposés, en jouant l'opposition sur chaque double page. L'idée est venue d'une série d'éto du *Monde*, qui interrogeait : « *Etes-vous Larousse ou Robert ?* », etc. Le Cavalier bleu veut aussi se diriger vers des horizons plus lointains, avec une collection de littératures étrangères, « Autres mondes », « tournée vers les minorités linguistiques et économiques, pour faire émerger des pays qui n'ont pas voix au chapitre ». La maison a bien sûr son site Internet (www.lecavalierbleu.com), qui permet un dialogue avec les auteurs et propose de constituer un *Nouveau dictionnaire des idées reçues*.

A. S.

e n b r e f

● **Mondes imaginaires.** Bayard Jeunesse lance une nouvelle collection vouée à la science-fiction et à la « Fantasy » : « Les Mondes imaginaires ». Quatre titres ont présidé à sa naissance. Deux relèvent de la science-fiction et sont l'œuvre d'auteurs maison : Marie-Hélène Delval et Philippe Andrieu. Deux appartiennent au domaine de la « Fantasy » et sont signés par un des experts français du genre : Pierre Grimbert. Les quatre proposent un voyage vers l'ailleurs joliment présenté en or et argent.

Portrait de groupe avec touches de brun

**LA LEÇON D'ALLEMAND
(Deutschstunde)**

de Siegfried Lenz.
Traduit de l'allemand par Bernard Kreiss.
10/18, « Domaine étranger », 514 p.,
55 F (8,38 €).
(Première édition : Robert Laffont, 1971.)

Il est de bon ton aujourd'hui, en Allemagne comme en France (où l'on n'a jamais fait preuve, cela dit, d'une grande empathie ni d'une immense curiosité pour la littérature d'outre-Rhin), de considérer les grands auteurs allemands des années 1960 et 1970, ceux qui se sont colletés avec l'histoire de leur pays et donc avec sa responsabilité collective face au nazisme, comme dépassés. Une génération s'inscrit contre la précédente, et, comme celle de l'après-guerre avait affronté ses pères et leur complaisance ou leur indifférence devant la montée de l'hitlérisme, les jeunes auteurs d'aujourd'hui semblent lassés de ce passé dont ils ne se sentent pas comptables (« Le Monde des livres » du 16 mars). Trop ressassé, dépassé ? A voir. Il serait dommage, en tout cas, de se laisser emporter par l'air du temps et de passer à côté de la réédition en poche du meilleur roman d'un des trois grands représentants de cette tradition historique et politique allemande, Siegfried Lenz. Avec Heinrich Böll et Günter Grass, l'auteur de *La Leçon d'allemand*, qui est né en 1926 en Poméranie et fut en 1943 déserteur de l'armée du Reich, a été l'écrivain de l'après-guerre le plus célèbre et le plus lu dans son pays. Il n'a pourtant jamais été vraiment reconnu en France, malgré ses qualités romanesques et son envergure intellectuelle.

Certes, à l'époque de sa première parution déjà, en 1971, le sujet traité par Siegfried Lenz n'était pas d'une originalité fracassante : la description de la vie quotidienne des petites bourgades sous la dictature brune, le conflit de générations entre les pères et les fils, la honte de ceux-ci, la bonne conscience de ceux-là, l'impossible dialogue et la rupture inévitable ont inspiré également Böll et Grass, bien sûr, mais aussi Martin Walser, Alfred Andersch ou Christian Geissler. Mais *La Leçon d'allemand* est d'abord un excellent roman, touffu et limpide à la fois, rempli d'histoires, fourmillant de personnages, réels (dans la fiction) ou légendaires, de détails, de couleurs, un roman où souffle en permanence le vent venu de la mer du Nord, ce vent qui emporte tout sur son passage, vide les plaines et fait se courber les hommes, ce vent qui fait de ce coin d'Allemagne où tout se passe « un pays qui ne comprend pas la plaisanterie », comme le dira l'un des personnages, « toujours profondément grave, même quand il y a du soleil, toujours cette sévérité ».

Au commencement, il y a un jeune homme. Il est enfermé dans une maison de redressement « modèle » sur une île en face de Hambourg, et l'on ne saura pas avant la toute fin du roman pourquoi il est là. On ne le saura pas parce qu'il aura fallu qu'il déroule tout le fil de son histoire pour comprendre, et nous avec lui, comment il en est



ILLUSTRATION (COUVERTURE ET DÉTAIL INTÉRIEUR) : LORENZO MATTIOTTI

*Le grand roman
de l'Allemand
Siegfried Lenz,
magnifique
tableau d'une
petite bourgade
pendant la guerre
et réflexion
sur la peinture
et la vision,
la responsabilité
et le sens du devoir*

arrivé là. Siggie Jepsen, en effet, a été puni parce qu'il avait rendu copie blanche à son professeur d'allemand sur le sujet de rédaction suivant : « Les joies du devoir ». Ce n'est pas qu'il n'ait rien à dire, pourtant, Siggie. Ce serait même plutôt l'inverse. Trop à dire, et il lui faudra un an de punition volontaire pour mettre en ordre ses souvenirs de petit garçon pendant la guerre, là-bas, dans ce plat pays battu par le vent et la mer du Nord, et en arriver aux ravages que peuvent faire « les joies du devoir ».

Au fil de sa rédaction-confession, Siggie va tenter de comprendre. Comprendre comment, pourquoi son père, Ole Jepsen, l'officier de police de Rugbüll, dernier poste avancé avant la frontière danoise, s'est acharné, pendant et après la guerre, sur le peintre Max Ludwig Nansen, l'ami de la famille que les nazis, un jour de 1943, ont qualifié de « dégénéré ». Comment et pourquoi, mandaté par les autorités pour faire respecter l'interdiction de peindre imposée par Berlin à Nansen, l'officier de police de Rugbüll va non seulement « faire son devoir » sans états d'âme, sans se poser de questions, mais faire plus que son devoir, c'est-à-dire surveiller, traquer, menacer, tenter d'annihiler le peintre et son art de manière peu à peu obsessionnelle et malade. Et encore pourquoi les trois enfants Jepsen, Klaas, Hilke et Siggie, vont, chacun à sa manière, résister aux diktats de leur père et à tout ce que représente cette autorité, et prendre le parti du peintre, celui de l'art, de la liberté et du désir de vivre.

Car on ne vit pas vraiment chez les Jepsen, entre la mère, névrosée et frustrée, les lèvres pincées et le chignon serré (ou l'inverse), et le père, éternellement sanglé dans son uniforme, pétri de bonne conscience et qui « n'a que le mot devoir à la bouche ». Le peintre est le seul, dans cette atmosphère étouffante, à ouvrir les fenê-

tres, à montrer les beautés et les horreurs du monde, à dire qu'il y a autre chose. Qu'il y a toujours autre chose. Qu'il faut apprendre à voir – et à être vu. La relation que les trois enfants Jepsen, et surtout Siggie, vont entretenir avec Max Ludwig Nansen donne lieu à certaines des plus belles pages du livre : Siegfried Lenz, à qui Emil Nolde a servi de modèle pour le personnage du peintre, parle de la peinture comme peu d'écrivains savent le faire. Et les prophètes jaunes, les usuriers et les kobolds, les acrobates au manteau rouge, les paysans courbés par le vent et les marchands des quatre-saisons verts et matois nous regardent, au fil des pages, et nous les voyons.

Il faudrait pouvoir parler, encore, de dizaines de scènes d'anthologie, un goûter d'anniversaire, l'abattage d'une bête malade, une leçon de sciences naturelles sous les bombes, une projection de photos où l'on est la proie de « doubles vues »... Et des dizaines de personnages secondaires, tous parfaitement esquissés, d'une incroyable densité. Et puis il y a la guerre. A hauteur d'hommes. On est loin de Berlin. Mais, sans elle, bien sûr, rien de tout cela ne serait arrivé. La guerre qui a tout exacerbé : les mesquineries, les jalousies, les frustrations, les haines. Et « les joies du devoir », notamment chez ceux qui étaient le dernier maillon de l'autorité... Au lecteur qui voudrait mieux comprendre, on conseillera, comme Siggie dans sa rédaction, de « lire d'autres écrits concernant, par exemple, les formations nuageuses ou la migration des cigognes, la qualité de notre mémoire et de nos ressentiments, nos fêtes et nos hivers ». Bref, de ne pas boudier *La Leçon d'allemand*.

Fabienne Darge

extrait

Ma mère s'arrêta de manger. Elle fixa la raie impeccable de mon père et, comme de juste, elle dit : Parfois, je pense que Max devrait se réjouir de cette interdiction. Quand on voit le genre d'humanité qu'il peint : ces visages verts, ces yeux mongols, ces corps difformes, toutes ces choses qui viennent d'ailleurs : on sent qu'il est malade. Un visage allemand, on n'en rencontre pas chez lui. Autrefois, oui. Mais maintenant ? – Mais à l'étranger, il est très connu, dit mon père, on l'apprécie beaucoup. – Parce qu'ils sont eux-mêmes malades, dit ma mère ; c'est pour ça qu'ils s'entourent d'images malades. Regarde un peu les bouches des gens qu'il peint. Noires et de travers. Soit qu'elles crient, soit qu'elles bégayent, un mot sensé ne peut pas sortir de ces bouches-là ; et surtout pas un mot allemand. Je me demande quelle langue peuvent bien parler ces gens. – Pas l'allemand, en tout cas, dit mon père, là tu as raison. – C'est Busbeck qui a dû amener Max là où il est, dit ma mère : pour plaire à l'étranger, il a dû le convaincre de représenter toutes ces choses étrangères et malades, ces visages verts, ces bouches béantes, ces corps bizarres. Max devrait se réjouir de cette interdiction parce qu'elle le ramène à lui-même. Aux gens de notre race.

La Leçon d'allemand, pages 199 et 200.

Les rivages de Rivaz

COMPTEZ VOS JOURS

d'Alice Rivaz.
Ed. L'Aire bleue (rue
de l'union 15 CH,
1800 Vevey, Suisse),
72 p., 49 F (7,47 €).
(Première édition :
José Corti, 1966.)

Comptez vos jours est un magnifique et surprenant récit d'Alice Rivaz, écrivain suisse née en 1901 et décédée en 1998, admirée chez elle, mais ignorée ailleurs, féministe discrète dans ce pays à ses yeux privé d'horizon dégagé. « *Mais il n'est pas nécessaire, précisait-elle, de naître au bord de l'océan pour comprendre peu à peu que tout n'est que rive, corniche, passage étroit guetté par les eaux...* »

Ces quelques courts chapitres d'inspiration autobiographique, rédigés en 1966, sont centrés sur des points précis de mémoire, quelques souvenirs d'une femme qui a brûlé plus de la moitié de sa vie : des chutes, pourrait-on penser, du livre plus imposant *Jette ton pain*, qu'elle publiera treize ans plus tard. C'est justement par cette brièveté que *Comptez vos jours* se distingue. Alice Rivaz y atteint un degré étonnant d'exigence sensible et d'empathie : « *Les souches demeurent enfoncées dans le sol longtemps après que l'arbre a été abattu. C'est pourquoi je suis parcourue de racines, écrit-elle, comme un sol forestier où les bûcherons ont beaucoup travaillé.* »

Chaque révolution intime compte, et libère un sentiment de réalité avec une intensité hors du commun, comme chez Proust ou Virginia Woolf qu'elle admirait. Sa phrase ne lâche pas prise, elle semble ne jamais finir son travail d'exploration, comme si le langage, ainsi qu'elle l'écrit de la souffrance, « *avait le pouvoir de créer en nous des organes et des sens nouveaux* ». Avec cette prose tendre et rigoureuse, exacte dans le laconisme comme dans le lyrisme, l'auteur s'est inventé un superbe outil pour « *ressembler à sa vie* ».

F.Du.

La lucidité du fils du magicien

Des Mémoires et des nouvelles pour retrouver la subtilité et le sens de la vérité de Klaus Mann

LE TOURNANT (Der Wendepunkt)

de Klaus Mann.
Traduit de l'allemand
par Nicole et Henri Roche.
10/18, 690 p., 65 F (9,91 €).
(Première édition : Solin, 1984.)

SPEED (Maskenscherz, Speed)

de Klaus Mann.
Traduit de l'allemand
par Dominique Miermont.
Livre de poche, « Biblio »,
290 p., 40 F (6,1 €).
(Première édition : Denoël, 1999.)

La beauté nonchalante du visage est trompeuse : si Klaus Mann eut sa période mondaine dans sa jeunesse, il ne tarda guère à exercer son intelligence lucide et dépourvue de toute complaisance dans l'observation de son entourage immédiat et du chaos politique des années 1930. Ses Mémoires, rédigés tout d'abord en anglais aux Etats-Unis, puis traduits par lui-même en allemand et augmentés, sont écrasants de culture, de subtilité, de profondeur. Commencé sur un ton assez léger de critique mordante, ce *Tournant* est d'abord consacré au Magicien, Thomas, le père : à son génie, mais aussi à son égoïsme monstrueux et à son irresponsabilité politique. Plus proche de l'oncle Heinrich, l'auteur de *L'Ange bleu*, Klaus semble hésiter entre une vie nocturne d'artiste et un véritable militantisme politique.

Avec la complicité de sa sœur Erika, qui demeurera son amie la plus intime, il finit par fuir une Europe qu'il aura parcourue en tous sens pour s'installer aux Etats-Unis, où il poursuit son travail de directeur de revue antinazie et d'écrivain à la fois intimiste et politique. Ne supportant pas l'éloignement inerte en période de tumulte guerrier, il s'engage (non sans difficulté, car il n'est plus assez jeune) dans l'armée américaine et sera, à la fin de la guerre, un témoin exceptionnel de la victoire alliée, en Italie et en Allemagne. Une lettre sublime à son père est incluse dans *Le Tournant*, qui contient également des documents sans prix : une rencontre avec l'affligé Richard Strauss, poussant jusqu'au bout le jeu de l'inconscience politique, et une interview de Goering.

Mais outre les portraits passionnants que trace Klaus Mann de personnalités appartenant aux mondes littéraire, artistique et politique (Garbo, Bruno Walter, René Crevel, Anna Magnani, Hitler...), ce sont les analyses psychologiques qui révèlent l'extraordinaire envergure de l'auteur de *Méphisto* et du *Volcan*. De Gide, auquel il consacra un essai (1), il retient un principe : « *Etre fidèle à soi-même. C'est cela seul qui importe. Celui qui se trahit lui-même ne pourra pas non plus servir la communauté, l'ensemble de la société.* » Pudique sur sa propre vie sentimentale et sexuelle, sans cacher la nature de ses penchants homosexuels (que révèlent davantage ses nouvelles), il préfère s'étendre sur ses amitiés, plus conformes à ses idéaux.

C'est en anglais que Klaus Mann rédigea la nouvelle qui donne son titre au recueil

posthume, « Speed ». Un seul de ces brefs récits fut, du reste, publié de son vivant, et ce n'est pas le meilleur (« Le dernier cri »). « Le cinquième enfant », qui ouvre cette anthologie, fut écrit à vingt ans, l'âge du protagoniste. Jeune intellectuel en visite dans la maison d'un philosophe disparu (un peu sur le modèle des *Papiers d'Aspern*, d'Henry James), Till séduit involontairement sa jeune veuve, mère de quatre enfants, chez lesquels il suscite le même engouement. Cette passion troublante est décrite avec un art admirable de la demi-teinte.

Mais si telle ou telle nouvelle permet d'approfondir des épisodes de la vie de l'écrivain (son malaise dans l'armée américaine, sa fréquentation d'un monde interlope...), c'est surtout dans « Speed » que l'on peut apprécier son talent. Le narrateur ramasse une nuit un jeune homme ivre. Il le suit à travers Manhattan, feint de croire à ses mensonges et, du reste, se ment à lui-même. Cette passion chaste le conduit à devenir le complice de ce petit délinquant mythomane qui l'humilie, l'utilise, le fuit, l'allume, l'abandonne. Récit d'une dépendance amoureuse, ce texte intense, où s'entremêlent la lucidité et l'illusion, est à placer parmi les grands classiques de la nouvelle. Sans doute, Klaus Mann se surpassa ailleurs, c'est-à-dire essentiellement dans son autobiographie et son journal (qui paraît dans le Livre de poche), mais il atteignait là aussi la vérité, sa vérité.

René de Ceccatty

(1) *André Gide et la crise de la conscience moderne* (Grasset).

Descente aux enfers de la misère

Nord de l'Angleterre, Paris, Londres : George Orwell plonge dans les bas-fonds. Et raconte

LE QUAI DE WIGAN

de George Orwell.
Traduit de l'anglais par Michel Pétris.
10/18, 270 p., 47 F (7,17 €).
(Première édition : éd. Ivrea, 1982.)

DANS LA DÈCHE À PARIS ET À LONDRES

de George Orwell.
Traduit de l'anglais par Michel Pétris.
10/18, 300 p., 47 F (7,17 €).
(Première édition, sous le titre
La Vache enragée : Gallimard, 1935.)

Ce n'est pas le livre le plus réputé d'Orwell. *Le Quai de Wigan* n'a du reste été traduit en français qu'en 1982. Il gêne : ce n'est ni une autobiographie, ni un roman, ni une fable, mais un collage. La première partie est un reportage dans le nord de l'Angleterre, dans le pays des mines de charbon et du plus misérable prolétariat. Orwell décrit la descente dans les puits, le travail sur le front de taille, les machines, le vacarme, la poussière noire opaque ; et les cités lépreuses, les terrains

vagues, les terrils. Il cite les notes prises chez les ouvriers : « *Les châssis des fenêtres tombent en morceaux et ont dû être comblés avec du bois. La pluie pénètre en plusieurs endroits.* » Saleté, maladies, promiscuité – il écoute et il transcrit. Après peu de pages, le lecteur est pris d'un sentiment d'accablement irrésistible, semblable à celui qu'Orwell avoue dans ce monde de brique, de houille, d'eau croupie et de boue.

La deuxième partie commence abruptement : « *C'est un long chemin que celui de Mandalay à Wigan et les raisons de l'emprunter ne sautent pas forcément aux yeux.* » Suit un monologue autobiographique, puis politique. Orwell raconte brièvement sa jeunesse en Inde, dans une famille petite-bourgeoise conventionnelle. Puis il en vient à l'essentiel, les antagonismes sociaux, les haines de classe, les rhétoriques idéologiques. Toutes lui répugnent, celle qui proclame la supériorité du bourgeois comme celle qui caricature ce dernier. Mythologie du progrès et mythologie de l'âge d'or, terreur et adulation de la machine, communisme et fas-

cisme : sous les discours, il suspecte les intérêts, les rancœurs, les effets de manches. Sous les principes généraux, il reconnaît les ambitions et les envies privées. Kipling, Lawrence, Wells subissent sa critique non moins que les idéologies de la gauche britannique, qui méconnaissent la réalité du fascisme et ses mécaniques de fascination. En 1936, avant même d'aller se battre en Espagne, Orwell a compris : « *L'heure est grave, très grave.* »

Dans la dèche à Paris et à Londres n'a pas cette ampleur. Orwell y dépeint quelques mois, durant lesquels il est plongeur dans un hôtel parisien et vagabond dans les asiles anglais. Il rencontre un monde de chômeurs, d'émigrés clandestins, de petits méfaits, de grands abandons. Son écriture n'a pas encore la sobriété qui fait la force du *Quai de Wigan* et d'*Hommage à la Catalogne*. Elle est encore tentée par le pittoresque, misérabiliste ou picaresque. Le héros a des mésaventures, mais elles ne peuvent que bien finir. Les mineurs de Wigan, eux, endurent un malheur qui ne peut pas finir.

Philippe Dagen

Les mots en réserve

Le déracinement d'une petite communauté d'Indiens aux Etats-Unis, par David Treuer

LITTLE
de David Treuer.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Marie-Claire Pasquier.
10/18, « Domaine étranger »,
326 p., 55 F (8,38 €).
(Première édition : Albin Michel, 1998.)

Cela se passe dans une petite ville du Minnesota, au nord des Etats-Unis. Plus exactement, dans un lotissement que ses habitants, des Indiens Ojibwés, ont baptisé Pauvreté. Très réservés, ils ne parlent pas beaucoup, certains ne parlent même pas du tout, mais ils laissent entendre. Il faut lire ce roman comme si l'on contemplant un paysage, pas forcément beau, qui accepte de dévoiler sa véritable nature : « Il est quelquefois difficile de comprendre ce que le monde cherche à vous dire. Ce que vous auriez dû remarquer depuis longtemps, qui est là devant vous, qui murmure votre nom, qui vous avertit. »

C'est celui qui en dit le moins qui donne son nom au livre : « Little ne parlait pas. Non qu'il en fût incapable. Tout ce qu'il avait jamais dit c'était : "Toi." Il était contre-fait, pas arriéré. C'était un choix. [...] Il préférerait ne pas dire ce qu'il savait. » C'est aussi avec lui que s'ouvre le livre, sur la béance de sa tombe que personne ne se résout à refermer. Pas plus Celia, sa vraie mère, que ses autres mères, ses pères, ses sœurs, ses frères qui, plus que par le sang, sont réunis par des liens d'adoption, de cooptation réciproque. Little, l'enfant autiste, toujours

ailleurs mais sans doute plus présent que les autres, a disparu.

Tour à tour, les membres du clan disent leurs pensées, leur histoire, au cours de chapitres datés de 1966 à 1980. Trois générations d'Indiens dont on pourrait croire qu'ils ne font que survivre, mais qui trouvent pourtant le moyen d'exister, avec la farouche volonté de préserver ce qui peut encore l'être : « J'essayais de penser à mon travail dans notre langue, en ojibwé. Bêcher, pissenlits, ver de terre, gentiane. J'en avais tant oublié (...). De toute façon, il y a des mots que nous ne disons plus, des tournures qui nous ancreraient à nos arbres et à notre rivière et que nous avons cessé d'employer. (...) Nous étions à la dérive, nous n'étions plus amarrés à nos mots, ces mots si beaux, si doux, et en même temps si compliqués, si retors. »

Refermés sur eux-mêmes, ils coupent court à toute relation inutile. Qu'iraient-ils chercher ailleurs ? Le seul lien qui ait jamais compté, malgré la grande expropriation, les exploitations forestières, les barrages, la pisciculture, est celui, fondamental, qui les rattache à leur terre mère, qu'ils ne peuvent plus entretenir que par bribes : « C'était un sentier de forêt, silencieux, et nous nous sommes souvenus l'un de l'autre quand j'ai posé le pied sur le bas-côté de la route. Nous nous sommes reconnus et là est le secret de ce qui m'a ramené chez moi à Pauvreté. » Cette même fidélité pousse les jumeaux Duke et Ellis à dormir dans leur vieille voiture plutôt que dans ces baraques fabriqués par les Blancs, dont ils savent qu'on ne peut rien en attendre.

La même leçon a été apprise par Jeanette après des années passées au service et aux sévices de dames très dignes, par Stan qu'un séjour au Vietnam a rendu orphelin de son meilleur ami et dépouillé d'une main, par tous les autres qui, à des degrés divers, ont été confrontés à la négation de leur être, aux entreprises diaboliques des « représentants de Dieu ». Mais, pas plus dans les propos des personnages que dans le ton du livre, aucune plainte n'est formulée. Inutile. Qui accuser, sinon soi-même : « Vous croyez que si on était malins on vivrait sur les réserves ? » Tel est l'état des choses et le monde ne s'arrête pas là.

Au cours de pages surprenantes dans un tel contexte, le regard de l'auteur se porte avec la même acuité et la même finesse sur les alentours de la réserve ; sur ces fermes et ces terres dont les propriétaires criblés de dettes sont à leur tour chassés ; sur la vie absurde de ce marchand de voitures, de cette serveuse de bar, de Paul, jeune séminariste fils de paysans originaires d'Europe du Nord, tous dépossédés de leur histoire et de leurs traditions.

De mère ojibwé et de père autrichien, David Treuer, né en 1972, est l'auteur de deux romans. *Little*, son premier livre, est à l'image de ces lieux, « à mi-chemin entre l'aller et le venir, entre le connu et le dévoté, entre la voix haute et la voix murmurée », où ses personnages tentent de ranimer le sens d'un mot que leurs ancêtres ont donné au monde, totem.

Jean-Louis Aragon

Folle veillée

DE JOYEUSES FUNÉRAILLES
(Vesselye Pokhorony)
de Ludmila Oulitskaïa.
Traduit du russe par
Sophie Benesch.
Gallimard, « Folio »,
220 p., 29,50 F (4,50 €).
(Première édition :
Gallimard, 1999.)

Alik se meurt, Alik est mort. Sa femme, ses amis, ses maîtresses et Tee-Shirt, une adolescente lucide et boudeuse, l'entourent, vont et viennent, se chamaillent, boivent, écoutent de la musique, la leur ou celle inévitable des voisins latino-américains, et chacun et chacune se souvient des moments passés ensemble. Ce sont presque tous des émigrés russes, arrivés à Manhattan il y a plus ou moins longtemps, juifs ou orthodoxes. C'est la moiteur étouffante d'une de ces vagues de chaleur qui s'abattent sur Manhattan, l'été, en 1993, au moment de la tentative de coup d'Etat à Moscou.

Il y a Irina, ancienne acrobate de cirque reconverte en juriste, la tendre et dodue Valentina, Fima le médecin, qui n'a pas passé ses examens et qui est devenu laborantin, Berman qui a réussi en médecine nucléaire, Faïka qui fait des photos, Maria Ignatievna qui prépare des onguents, Libine qui essaye d'installer un climatiseur, et, bien sûr, Nina, la folle, la belle, l'impossible épouse du mourant qui souhaite qu'avant de mourir, il se convertisse. Mais Alik ne veut pas, et décide de ne recevoir le prêtre orthodoxe que s'il peut aussi voir un rabbin. Le père Victor et le rabbin Ménaché vont se retrouver ensemble au chevet du mourant le temps d'une scène pleine de drôlerie. D'ailleurs cette veillée n'a rien de funèbre, elle déborde au contraire de vie, de folie, de tendresse, de cocasserie.

Ludmila Oulitskaïa vit à Moscou et a obtenu le prix Médicis étranger pour son précédent roman, *Sonietchka* (également en « Folio »).

Martine Silber

Les malheurs de la gentille Alouette

Le roman culte, aux accents flaubertiens, du Hongrois Dezsö Kosztolanyi

ALOUETTE
(Paosirta)
de Dezsö Kosztolanyi.
Traduit du hongrois
par Adam Peter
et Maurice Regnaud.
Viviane Hamy, « Bis », 250 p.,
59 F (8,99 €).
(Première édition : Viviane Hamy, 1991.)

Sarszeg, petite ville poussiéreuse, sommeillait autrefois aux confins méridionaux de l'Autriche-Hongrie. En cet automne de la dernière année du XIX^e siècle, alors que le journal local annonçait l'ouverture à Rennes de la deuxième audience du procès Dreyfus, la visite en Alsace-Lorraine de Guillaume, Kaiser des Allemands, et le combat des savants contre la tuberculose, rien ne se passait en apparence à Sarszeg. Seuls le passage quotidien de l'express en provenance de Budapest, les commérages du café du commerce ou bien la débauche hebdomadaire des Guépards (les notables qui gueuletonnent tous les jeudis « entre hommes ») arrivaient parfois à sortir les habi-

tants du gros bourg de leur morne quiétude. Ces existences consternantes de banalité inspirèrent à Dezsö Kosztolanyi (1885-1936) un livre aux accents flaubertiens, l'un des plus singuliers et subtils de la littérature européenne d'entre les deux guerres, livre culte pour les intellectuels de Hongrie.

Parmi les personnalités de Sarszeg, les Vajkay, issus de la petite noblesse – lui est archiviste retraité, elle femme au foyer –, vivaient isolés, soignés par leur fille que rien ne distinguait des autres femmes du même âge (35 ans) de cette province oubliée, si ce n'est sa laideur et son célibat prolongé. Un oncle, gentilhomme campagnard, l'invite à passer une petite semaine dans sa ferme. Elle n'a pratiquement jamais quitté ses parents, c'est dire l'importance considérable de l'événement.

Pendant des années, la mère et le père avaient proclamé, avec des poncifs dignes de Bouvard et de Pécuchet, leur amour pour Alouette, la chère enfant si attachante malgré ses imperfections ; son absence prend donc la dimension d'une tragédie accompagnée, lors des préparatifs du

voyage, de lamentations, de cris, de larmes. Pourtant, la villégiature de mademoiselle Vajkay va procurer à ses parents leurs premières vraies vacances. A tel point que ce n'est qu'après cinq jours de sorties joyeuses qu'ils en viennent à évoquer l'absence de la fille aimée et son proche retour. L'auraient-ils oubliée ? Certes pas, même s'ils portent, à l'instar de la plupart des habitants du bourg magyar, un masque les protégeant d'une peine trop lourde pour être avouée. La veille du retour d'Alouette, au terme d'une cuite monumentale avec ses vieux camarades, les Guépards, le père hurlera la vérité terrible, la souffrance refoulée qu'inflige le manque absolu de grâce, bien qu'assorti de gentillesse, de leur enfant.

Le lendemain tout rentrera dans l'ordre : l'attente désespérée sur le quai du train en retard, la joie si conventionnelle des Vajkay quand ils retrouvent Alouette, mais aussi la prise de conscience de la vacuité de sa vie et la résignation de la vieille fille, lorsqu'elle regagne son foyer, sont de véritables pages d'anthologie.

Edgar Reichmann

l i v r a i s o n s

● **PANDORE ET L'OUVRE-BOÎTE**, de Postel & Duchâtel

L'immortalité n'est plus ce qu'elle était depuis que des académiciens se font assassiner. Et de belle manière puisque Georges Verdet a été retrouvé embroché par sa propre épée et amputé de ses oreilles. Offrir un ouvre-boîte en même temps que la boîte de Pandore, c'est carrément pousser au crime puisque celle-ci renfermait, on le sait, tous les maux de l'humanité, avec tout de même, en guise de consolation, l'espérance. Les deux auteurs, qui sont déjà complices dans la conception de jeux de société, offrent ici un livre-jeu composé de deux récits jumeaux. Le premier, « Smalt ou l'histoire vraie », tourne autour du meurtre de l'académicien, le second, « Vitellus ou la vraie histoire », raconte les tribulations d'un jeune Vendéen qui monte à Paris pour répondre à une annonce proposant de devenir personnage de roman. Les deux histoires peuvent se lire dans l'ordre que l'on veut. Elles sont évidemment complémentaires et contradictoires. A ce jeu de miroir entre la réalité et la fiction se greffe toute une série d'inventions loufoques (de la grille de mots croisés à la recette du pavé de l'ours au miel, réalisable mais probablement indigeste) qui entraînent le lecteur dans un parcours ludique tenant autant du jeu de piste que du roman policier. C'est à la fois drôle et iconoclaste, et stimulant pour les cellules grises puisque c'est bien sûr au lecteur de découvrir cette vérité qu'on lui promet sans jamais la lui donner. (Gallimard, « Folio », 294 p., 45 F [6,86 €]. Première édition : Denoël, 1999.)

● **ROGER-LA-HONTE** et **LA POCHARDE**, de Jules Mary

Né en 1851 dans les Ardennes, Jules Mary, qui rencontra Arthur Rimbaud au collège de Charleville, s'est fait une spécialité des romans-feuilletons sur le thème de l'erreur judiciaire. *La Pocharde*, parue dans *Le Petit Journal* en 1897-1898, raconte l'histoire d'une pauvre jeune femme qui vit seule avec ses deux filles en Touraine pendant que son mari est allé chercher fortune en Australie. L'héroïne tombe malade et souffre de malaises étranges qui ressemblent à s'y méprendre aux effets de l'alcool. Au cours d'une de ses fréquentes syncopes, elle est violée et va donner le jour à un enfant qui meurt précisément le jour où le mari revient à la maison. Celle que tous surnomment la pocharde se retrouve donc accusée d'ivrognerie, d'adultère et d'infanticide. Pour faire bonne mesure, on l'accuse même d'avoir assassiné le médecin qui la soupçonne d'avoir empoisonné son fils. Tout ça à cause des émanations d'oxyde de carbone d'un four à chaux voisin ! Les ficelles sont grosses mais ne gâtent pas le plaisir de la lecture. Le roman a d'ailleurs connu de très nombreuses rééditions et plusieurs adaptations cinématographiques dont une, en 1952, avec Pierre Brasseur, Odette Laure, Gabriello et Pauline Carton. Entre le feuilleton du XIX^e siècle et le roman noir, *La Pocharde* est un cas singulier dans lequel on pourrait même voir les prémices du roman policier écologiste ! (Robert Laffont, « Bouquins », 1 088 p., 179 F [27,29 €].)

● **VOUS QUI ENTREZ ICI**, de Ross Macdonald

Il n'y a pas lieu de se plaindre de l'abondance de cadavres dans une chronique policière mais tout de même, quelle hécatombe ! Après l'inspecteur Morse de Colin Dexter, c'est un autre grand détective qui tire sa révérence. Voici donc le dernier épisode des aventures de Lew Archer, le privé de Ross Macdonald (mort, lui, en 1983). Incarné à l'écran par Paul Newman, Lew Archer est apparu en 1949 et figure dans dix-huit romans (plus une dizaine de nouvelles) de Macdonald. S'il s'est placé au départ sous l'invocation de Raymond Chandler, qui pourtant ne l'appréciait guère, Macdonald n'a cessé de faire évoluer son héros, qui tend à devenir au fil de ses enquêtes un observateur de la société qui tient autant du psychanalyste que du privé classique. Dans *Vous qui entrez ici*, Archer ramasse au bord d'une route de Californie un auto-stoppeur mal en point. Il a reçu une balle dans la poitrine et mourra avant d'arriver à l'hôpital. Pour avoir voulu jouer au Bon Samaritain, Lew Archer sera contraint de s'attarder dans le comté de Las Cruces, le temps de faire connaissance avec le shérif Church et sa bien étrange famille. (Traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Igor B. Maslowski, 10/18, « Grands Détectives », 224 p., 44 F [6,71 €]. Inédit.)

● **CRIMES EN SÉRIE**, de James Ellroy

En marge de ses romans policiers mais les éclairant singulièrement, six articles de l'auteur du *Dahlia noir* parus dans un magazine américain. Du plus intime sur l'assassin de sa mère au plus médiatique sur l'affaire O. J. Simpson. (Traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Jean-Paul Gratiyas, Rivages/Noir, 260 p., 55 F [8,38 €]. Première édition : Rivages, 1998.)

G.Ma.

Quête et enquête

Un roman étrange et envoûtant du Norvégien Oystein Lonn

LA CINQUIÈME AFFAIRE DE THOMAS RIBE

(Thomas Ribes Femte Sak)

De Oystein Lonn.

Traduit du norvégien par Alain Gnaedig. Gallimard, « Série noire », 250 p., 50 F (7,62 €).

(Inédit.)

Après le syndrome de Stockholm, qui amène des otages, au bout d'un certain temps, à sympathiser avec leurs ravisseurs, il faudra peut-être parler d'un syndrome d'Oslo pour désigner une implication étroite entre les criminels et les enquêteurs lancés sur leurs traces. Il est normal dans les romans policiers que les problèmes personnels de l'enquêteur viennent se mêler au récit de la procédure, c'est ce qui donne de l'épaisseur au personnage. Mais chez Oystein Lonn, il est tout simplement impossible de distinguer l'introspection du narrateur de l'intrigue criminelle, ce qui entretient une gêne mystérieuse et contribue au suspense, puisque le lecteur est constamment amené à se demander si l'enquêteur ne serait pas en même temps le coupable et la (prochaine) victime.

Thomas Ribe est un ancien magistrat norvégien qui travaille pour la police judiciaire. Sa collaboration est d'ailleurs assez curieuse puisque l'essentiel de son travail consiste à rédiger des rapports. Thomas Ribe n'est pas un homme de terrain, et c'est essentiellement dans son bureau qu'il résout les affaires. Séparé de sa femme, qui a un sérieux problème d'alcoolisme, il ne voit guère que sa fille, Eva, et la petite fille qu'elle vient d'avoir. C'est un homme d'ordre et d'habitudes, les habitudes étant « un bon antidote contre les souffrances », et un bureau de travail, parce c'est le dernier remède désespéré pour empêcher le chaos.

Quatre juges ont été victimes de tentatives d'assassinat. Dans un petit pays comme la Norvège, l'affaire fait grand bruit. La police patauge et parle d'extrémistes sans privilégier pour autant une piste politique. On fait appel à Thomas Ribe, qui a rédigé plusieurs rapports sur les précédentes affaires, pour tenter de jeter quelque lumière sur un cinquième attentat. Un autre notable a été agressé, le jour même où un certain Abel sortait de prison après avoir purgé une peine de deux ans pour avoir rossé un juge. Abel n'a pas l'air bien dangereux, c'est plutôt une sorte d'idéaliste qui rêve de changer le monde. Mais il y a plus troublant. Thomas découvre rapidement qu'Abel est également le compagnon de sa fille et le père de sa petite-fille. Comment se fait-il que l'on confie à Thomas une enquête où il est à la fois juge et partie, où il doit découvrir l'agresseur de la cinquième victime et disculper son genre ? Il faut croire que la Norvège manque cruellement d'enquêteurs ou que les qualités professionnelles de Thomas Ribe sont exceptionnelles.

L'affaire se corse lorsqu'on apprend que le cinquième notable attaqué n'était pas juge mais médecin. Tout le monde peut se tromper et on peut ne voir là qu'une simple erreur sur la personne. Sauf que le médecin en question est originaire du même village que Thomas, qu'il y a exercé toute sa carrière et qu'il n'est autre que son demi-frère. Pour les besoins de l'enquête, Thomas est donc amené à retourner sur les lieux de son enfance et à collaborer avec l'agent Iversen, un de ses anciens camarades de classe.

Un homme se penche sur son passé et finit par s'y engouffrer. La cinquième affaire de Thomas Ribe tient à la fois de l'enquête, du pèlerinage aux sources et du saut dans le vide. Thomas est parti vivre en ville ; son village, ses souvenirs d'enfance il les a abandonnés, tout comme la vieille maison familiale et les quelques hectares de bois qu'il possède au bord d'un lac. Son retour est diversement vécu par ses anciens compatriotes. Il est à la fois le fils prodigue, celui qui a réussi, dont on voit de temps en temps la photo dans les magazines, et le traître qui a renié un certain mode de vie traditionnel pour les mirages de la ville et les attraits de la modernité.

Le pays natal apparaît comme le centre d'une énergie dont on ne s'éloigne jamais sans dommage. Toutes les sensations d'autrefois affluent et la mémoire affective recompose une histoire engloutie. Lorsque Thomas déguste une soupe à l'élan, c'est toute son enfance qui revient en force. La nature occupe une place assez singulière chez Oystein Lonn, comme si tous les personnages entretenaient avec elle un rapport quasi animal. « *Il était encore très tôt et nous ne cessions de traverser des bancs de brouillard le long des lacs et des rivières et, sur un promontoire, un élan se tenait immobile, avancé dans l'eau. Il nous a regardés. Il ressemblait à une sculpture, majestueux mais dégoûté. Quelque chose dans la manière dont il se tenait, seul sur un promontoire dans la lumière brumeuse, m'a fait penser à l'agent Iversen.* »

Les méandres de l'enquête, dans un microcosme où tout le monde se connaît et où chacun a quelque chose à se reprocher (ne serait-ce qu'un peu de distillation clandestine d'alcool), s'imbriquent étroitement dans les replis d'une histoire familiale tortueuse. Il arrive par moments que le lecteur y perde un peu le nord, mais cela fait partie du charme de ce roman bizarre et envoûtant. L'exaltation des superbes paysages norvégiens ne va jamais sans une sorte de désenchantement tenace. Le retour aux sources n'est pas une résurrection, loin s'en faut. Thomas Ribe tombe dans son passé comme une pierre dans un lac. Et le récit de son enquête n'est pas celui d'une course poursuite à travers des paysages sublimes, mais plutôt celui d'une quête intérieure, d'un effort désespéré pour retrouver un pivot à sa vie, tentative piégée d'avance et qui ne peut aboutir qu'à l'implosion.

Gérard Meudal

Visions prophétiques

Deux classiques singuliers de Franz Werfel et Bernard Wolfe

L'ÉTOILE DE CEUX QUI NE SONT PAS NÉS de Franz Werfel.

Traduit de l'allemand par Gilberte Marchegay. Le Livre de poche, « SF », 764 p., 58 F (8,84 €). (Première édition : Laffont, 1977.)

LIMBO

de Bernard Wolfe. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alex Grall. Le Livre de poche, « SF », 448 p., 46 F (7,01 €). (Première édition : Laffont, 1955.)

Une idée reçue, c'est, par exemple, que la science-fiction est un genre qui n'est fréquenté que par des auteurs très spécialisés – ou alors par des écrivains proches des paralittératures. Mais écrire sur le futur de l'homme, sur l'avenir de la civilisation humaine, a tenté aussi quelques auteurs de littérature générale, fort rares il est vrai tant l'exercice est périlleux, tant il nécessite des qualités d'imagination visionnaire, d'invention, de liberté, d'audace, bref des qualités qui ne sont pas d'ordinaire l'apanage des littérateurs œuvrant dans ce que les Anglo-Saxons appellent le « *mainstream* ». Pourtant, il y a là un vrai pari d'écriture, un défi qui mérite d'être relevé, sans avoir nécessairement recours aux outils forgés par les auteurs de SF et exploités au sein de cette littérature collective.

C'est peut-être là l'intérêt principal du roman de Franz Werfel, achevé deux jours avant la mort subite de l'écrivain, ce qui lui confère une valeur de testament littéraire, d'aura vaguement prophétique... Gérard Klein, son courageux rééditeur, dit de ce long roman d'anticipation qu'il est « *l'un des plus audacieux qui aient été écrits* ». On ne peut qu'acquiescer, ne serait-ce que parce que l'ouvrage se situe dans un avenir lointain « à six chiffres » et que cela représente un saut temporel fort inhabituel, même pour un amateur de SF. Il n'est pas sûr d'ailleurs que ce même amateur de SF ait le sentiment, à la lecture de cet ouvrage qui ne ressemble vraiment à rien de ce qu'il peut connaître, d'être sur son territoire de prédilection. Le monde décrit par Franz Werfel a beau être extrêmement différent de celui dans lequel nous vivons, ses référents sont trop ceux d'une culture passée, de philosophies, de théologies ou de mythologies datées, pour qu'il n'y décèle pas une sorte d'artifice.

Le préfacier et directeur de collection a pris soin d'ouvrir la présente édition avec un article sur « La tradition allemande du roman utopique », qui convoque Thomas Mann et Hermann Hesse et donne sa véritable dimension à un texte certes inspiré et très remarquablement écrit, mais à qui on accordera plus volontiers le statut de fable – avec tout ce que cela peut avoir de démonstratif, d'appuyé, de noblement didactique – que de véritable roman de science-fiction (c'est-à-dire un roman qui entache ses spéculations d'innovation !)...

Mais *L'Etoile de ceux qui ne sont pas nés* mérite lecture, tant c'est un objet insolite : on ne peut que convier le lecteur à plonger dans la Neutralité grise, à explorer le Djebel, à flâner dans le Jardin d'hiver ou à dialoguer avec le Survolant...

Bernard Wolfe, tout comme Franz Werfel, est un auteur de littérature générale qui n'a que très exceptionnellement investi le champ de la science-fiction ; mais, quand il l'a fait, ce fut pour donner une œuvre décapante et dérangeante dont les années n'entament pas la force bouleversante. Lire ou relire *Limbo*, c'est à chaque fois une expérience déboussolante et fascinante ; c'est éprouver le sentiment métaphorique d'ouvrir la boîte de Pandore... C'est un choc, une découverte, un saisissement... Il y a quelque chose d'électrifiant dans la manière dont Bernard Wolfe brasse, presque mine de rien, des thèmes aussi divers et aussi fondamentaux.

Si l'on voit bien que la source primordiale de l'intrigue est le questionnement sur la cybernétique – avec cette vision dantesque de deux intelligences artificielles engagées dans une partie d'échecs aux conséquences dramatiques, et celle, non moins cauchemardesque, d'une société d'amputés volontaires, revitalisée à la prophète performant –, on ne prend pas forcément conscience de l'extrême diversité des lectures que nous propose Bernard Wolfe. Ni de l'étonnante virtuosité dialectique dont il fait preuve tout au long de ce singulier ouvrage où l'humanisme, la politique, la sexualité, les rapports hommes-femmes, le conflit Est-Ouest, le pacifisme, les hiérarchies sociales, le savoir traditionnel sont passés à la moulinette d'un esprit acéré et doté d'une belle énergie démythificatrice.

Ce qui frappe aujourd'hui avec cette relecture de *Limbo* – on pourrait écrire : *LIMBO* = *DICK* + *BALLARD* –, c'est la place qu'y occupent l'humour et l'amour ; une place d'apparence certes discrète : on peut se laisser hypnotiser par le spectacle grand-guignolesque que Wolfe déroule sous nos yeux, de lobotomies en conflits mondiaux. Mais il s'agit au bout du compte d'une place essentielle : les rencontres déterminantes que fait Martine dans son odyssée hinterlandaise, ce ne sont ni Helder, ni Théo, ni Vishnu, mais Don Thurman et paradoxalement son ex-femme Irene et son fils Tom... Du roman de celui qui fut le garde du corps de Trotski, nous pouvons retenir une leçon – mais pas une morale – qui s'apparente à l'aphorisme rimbaldien (« *Ne soyez pas une victime* ») dont Martine, le formidable anti-héros de *Limbo* (1) a fait un principe de vie : « *Attention au rouleau compresseur.* » L'avertissement vaut plus que jamais...

Jacques Baudou

(1) A la question de Thurman, « *Comment était-il ?* », Martine, incognito, se décrit de la manière suivante : « *Troublé ! Ni ange, ni Messie, ni Sauveur. Un homme troublé qui trébuchait. Ce n'était en tout cas pas un perfectionniste. Il avait trop le sens de l'humour pour ça.* »

livraisons

● **PASSERELLES POUR L'INFINI**, de John Barnes

De John Barnes, nous ne connaissons jusqu'à présent qu'un pâteux thriller météorologique, *La Mère des tempêtes*, une sorte de pudding un tantinet indigeste qui ne donnait guère envie de fréquenter à nouveau l'auteur. Or celui-ci, ô miracle !, est capable de cuisiner des mets autrement raffinés. C'est peu de dire qu'avec *Passerelles pour l'infini*, John Barnes met nos palais en joie : il les fait tout bonnement exulter, avec un thème qui pourtant n'est pas particulièrement propice à une telle fête : celui du choc des cultures. Dans un futur lointain où l'homme a essaimé sur de nombreuses planètes et a développé des civilisations d'une belle diversité, un pur produit de la culture « Nou occitan », un troubadour macho, adolescent prolongé vivant dans le culte surfait du « fin amor », débarque sur une planète austère où le puritanisme le plus étroit est de mise. Le centre culturel occitan dont il va être le concepteur et l'animateur va devenir rapidement le fief d'une contestation qui amènera de grands bouleversements politiques ; mais la plus belle des révolutions, c'est celle que le troubadour effectuera en lui et qui le révélera pleinement à lui-même. Ce plaidoyer vibrant pour le métissage culturel a un charme fou... (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Michel Demuth, Le Livre de poche, « SF », 384 p., 39 F [5,95 €]. Première édition : Payot/Rivages, 1999.)

● **L'ÉTERNEL ADAM**, de Jules Verne

Jules Verne, on le sait, a écrit de nombreuses robinsonnades, de *L'île mystérieuse* à *Deux ans de vacances*. Dans cette nouvelle publiée à titre posthume, il aborde de nouveau ce thème, mais d'une manière très différente de son habitude : le groupe de « naufragés » ne tente pas de reconstruire une civilisation, il s'essaie seulement à la survie... Il est vrai qu'il s'agit des seuls rescapés d'un cataclysme ayant affecté la Terre entière, et qui a englouti toutes les masses continentales dans les océans en éliminant de façon radicale de nombreuses formes de vie. Il est déjà fort intéressant que Jules Verne, chanteur inspiré des révolutions technologiques, se soit, au soir de sa vie, confronté au thème de la fin du monde. Il l'est encore plus qu'il fasse, dans son texte, retrouver par un terrien d'une civilisation ultérieure le récit de la catastrophe, enterré comme un trésor par l'un de ses témoins, et qu'il lui permette ainsi une réflexion sur « *l'ascension cyclique de l'homme vers la lumière* » et sur « *l'éternel recommencement des choses* ». Avec *L'Eternel Adam*, Jules Verne, l'anticipateur mesuré, a écrit une véritable nouvelle de science-fiction qu'auraient bien dû lire les quelques imbeciles qui se sont livrés, sous le couvert d'une anthologie, à son meurtre rituel. (Mille et une nuits, 80 p., 10 F [1,52 €].)

● **LES ABÎMES D'AUTREMER**, de Danielle Martinigol

Quand elle ne collabore pas avec Alain Grousset pour les séries « Kerri et Mégane » ou « Lumina », Danielle Martinigol poursuit une œuvre personnelle marquée par son intérêt pour l'écologie. Encore faut-il comprendre le terme écologie non pas dans son sens scientifique étroit, mais plutôt dans un sens politique qui lui confère un caractère d'éthique et une coloration d'éthologie. Dans *Les Abîmes d'Autremer*, elle ébauche une réflexion qui n'est pas manichéenne sur le pouvoir médiatique, ses vertiges et ses excès ; mais surtout elle imagine une très belle relation symbiotique entre les humains et une espèce extraterrestre habitant la planète-océan Autremer, espèce capable de sillonner des mers de nature très différente... Et elle enrobe le tout en relatant l'itinéraire d'une jeune fille de seize ans un peu trop sûre d'elle qui, en tentant de percer un secret, va tout bonnement changer sa vie. La nouvelle collection pour la jeunesse dirigée par Denis Guiot confirme avec ce titre son intérêt. (Mango Jeunesse, « Autres mondes », 216 p., 59 F [8,99 €].)

● **UNE HISTOIRE DE LA SCIENCE-FICTION 4 : 1982-2000**,

de Jacques Sadoul

L'intérêt de cette série ne réside pas seulement dans le choix de nouvelles proposé par Jacques Sadoul (on retrouve ici William Gibson, Kim Stanley Robinson, Connie Willis, Ian McDonald et Dan Simmons : du bien beau monde !), mais aussi dans ses préfaces volontiers provocatrices, où Sadoul retrace à grands traits l'histoire du genre. On partage nombre de ses opinions : sur les « cyberpunks », sur l'importance de l'émergence de Dan Simmons et de ce qu'il représente, sur la qualité d'auteurs comme Connie Willis, Octavia Butler et Kim Stanley Robinson. Mais comment ne pas regretter l'oubli de Greg Bear et d'« outsiders » comme Howard Waldrop ou Terry Bisson ? (Librio, 126 p., 10 F [1,52 €].) J.Ba.

L'air de Guillevic

ART POÉTIQUE

précédé de **Paroi**, suivi
de **Le Chant**
de Guillevic.

Préface de Serge Gaubert.
Poésie/Gallimard, 408 p.,
55 F (8,38 €).

La poésie de Guillevic respire. « *Le poème est là./Où celui qui s'y love/ En arrive presque/ A toucher l'espace.* » En quelques mots, en quelques lignes, il crée un mouvement naturel : « *Je suis à Paris./ Dans mon appartement./ Et la mer me berce.* » La mer, toujours présente chez ce poète né à Carnac en 1907 (« *On ne s'ennuie jamais./ Tous les deux./ On a tellement de choses/ A ne pas se dire/ C'est comme la mer/ Et la marée* »). Il n'y a pas de frontières entre le poème et l'espace. Guillevic parle du nuage comme des racines des arbres. Il les écoute, il les vit. Il a souvent parlé de communion pour évoquer sa poésie.

Cette évidence poétique est le fruit d'un long mûrissement, avant l'apparition, en 1942, de *Terraqué* (1). Jusqu'à sa mort, en 1997, il continuera à ciseler ses poèmes, en se méfiant des adjectifs et des mots en trop. Mais derrière cette forme aboutie, après le jaillissement poétique, il y a un long et lent travail : « *Je suis un ruminant./ Je broute des mots* » ; « *Un travail : créer/ de la tension/ Entre les mots* ». Avec *Paroi*, publié en 1970, le poète dialogue avec cette mystérieuse « *paroi* » qui s'interpose entre l'espace et lui. Dans *Art poétique* (1989) – l'un de ses plus beaux recueils, écrit à plus de 80 ans et dédié à La Fontaine – et *Le Chant* (1990), la *paroi* a éclaté, ou il l'a intégrée. Il donne une impression de sérénité. L'humour est de plus en plus présent. Mais l'inquiétude n'est jamais loin : « *Si tu écris/ C'est aussi pour te protéger -/ De quoi ?/ De quoi as-tu peur/ Quand tu n'as pas peur ?* »

A. S.

(1) Les éditions Fischbacher publient *Proses, ou Boire dans le secret des grottes (1935-1943)* : 5, rue Barbette, 75003 Paris, 64 p., 52 F (7,93 €).

Le bel aujourd'hui

Alain Veinstein relance la collection mythique de Pierre Seghers

Baudelaire bleu, Rimbaud vert, Apollinaire jaune, Ponge rouge. Alain Veinstein fait une relance multicolore de la célèbre collection lancée par Pierre Seghers pendant la guerre, « *Poètes d'aujourd'hui* ». Il renonce aux portraits des poètes en couverture : « *Pour voir les livres, il faut enlever les images. Il y en a trop aujourd'hui.* » Mais conserve le principe pédagogique d'un essai et d'une anthologie illustrée.

La collection est mythique. « *Tout le monde a découvert la poésie grâce à "Poètes d'aujourd'hui"* », explique le nouveau directeur de Seghers. Pour lui, c'était le n° 7 sur Garcia Lorca. Le premier volume (*Paul Eluard* de Louis Parrot) paraît le 10 mai 1944. Aragon et Max Jacob viennent ensuite. « *Paul Eluard m'a aidé personnellement à mettre au point la formule d'édition qui était nouvelle, mais qu'il sut à merveille améliorer* », écrit Pierre Seghers dans le volume 164 de la collection, qu'il se consacre à lui-même. « *Je voulais donner toutes ses chances à l'ouvrage, à sa formule, à la collection. Je mis ce numéro 1 au point afin qu'il rendit service au lecteur. Il fallait lui présenter le poète, l'entraîner à sa suite, le faire "entrer en poésie", le conduire le plus honnêtement, le plus simplement possible à travers les différentes étapes de l'œuvre* », ajoute-t-il.

Ce « *premier livre de poche à prix modeste* » bénéficie de l'engouement que suscite la poésie après la guerre. En 1967,

Pierre Seghers expliquait au *Monde* : « *Les trois quarts des lecteurs de mes "Poètes d'aujourd'hui" ont moins de vingt-cinq ans.* » La collection a été poursuivie par Bernard Delvaile, avant de s'éteindre au début des années 1990, victime des diverses restructuration du Groupe de la Cité.

En arrivant à la tête de Seghers – que Leonello Brandolini, PDG de Robert Laffont, a décidé de relancer –, Alain Veinstein s'est plongé dans le fonds de la maison et en tout premier lieu dans sa plus célèbre collection (« *Le Monde des livres* » du 23 juin 2000). Sur plus de 250 titres, il trouve des textes magnifiques, d'autres moins bons – en raison de l'auteur ou du poète choisi, déjà tombé dans l'oubli –, alors qu'il y a des manques énormes : Bectt, Butor, Celan, Des Forêts, Grosjean, Jabès, Depestre, Glissant, Adonis, sans parler de poètes plus récents.

Pour reconstruire la collection, Alain Veinstein a choisi quatre poètes qui représentent « *les quatre grandes étapes de la modernité poétique* ». La nouvelle formule met en valeur les auteurs des textes. Dans le choix des futurs inédits comme dans celui des rééditions, il entend « *privilégier des écrivains et des poètes, plutôt que des universitaires, une lecture chaude plutôt qu'un lecture froide* ».

Les livres marquent des étapes dans la collection. Le *Baudelaire* de Luc Decaunes, récemment disparu (*Le Monde* du

17 mars), paru en 1951, est sans doute un peu daté. Le *Rimbaud* de Lionel Ray, publié en 1976, suit le parcours de l'œuvre, à l'écoute des textes, sans se préoccuper outre-mesure du mythe Rimbaud et de sa vie après la poésie, pour en faire une lecture à la fois pédagogique et subjective. Le texte de Daniel Oster est une sorte de laboratoire critique sur Apollinaire, dans lequel il émet des hypothèses, lance des pistes de recherche pour appréhender le poète à la recherche d'un « *nouveau langage* ».

Le *Ponge* de Sollers est un texte de combat et de soutien. Le poète a encouragé le jeune écrivain dès 1956. Ponge est défendu par *Tel quel*. A la fin des années 1960, les deux écrivains vont se brouiller. Avant cela, en 1963, alors que le poète de *La Rage de l'expression* peine à se faire publier, Sollers décrit l'originalité de sa démarche : « *Table rase. Départ à zéro. Création du monde. Recherche d'un langage absolu.* » Son texte est un véritable exercice d'admiration : « *Quel écrivain, quel poète, tenant un compte aussi lucide des bouleversements de la littérature, nous propose mieux une nouvelle rhétorique et démontre plus clairement la nécessité de s'y plier ?* » Parmi les trésors du catalogue, Alain Veinstein annonce pour l'automne un *Musset* par Philippe Soupault...

Alain Salles

★ Chaque volume 80 F (12,2 €).

L'« hard poétique » de Verheggen

Un orfèvre de l'outrance, verbale et comique, qui rend hommage à « Artaud le motmot »

RIDICULUM VITAE

précédé d'**Artaud Rimbur**.

de Jean-Pierre Verheggen.

Préface de Marcel Moreau.

Poésie/Gallimard,

214 p., 47 F (7,17 €).

(Première édition :

La Différence, 1990 et 1994.)

Du déluge verbal avant toute chose. Et pour cela préfère tous les impairs, perméables ou non. Verheggen n'est pas Verlaine. Il veut un « *art poétique violent* », « *un hard poétique* ». Jean-Pierre Verheggen ne se refuse rien. « *Tout dire ! Tout parler ! Oser ! Tout écrire ! Tout sembler réussir pour mieux finir par tout rater ! Tout échouer et en rire ! Tout oser !* » Aux jeunes poètes, il conseille d'être « *ironiques et iroquois* » : « *Ayez toutes les audaces ! Ayez tous les Horaces ! Ayez tous les Désespoirs et toutes les Vieillesse ennemies, à vos basques ! Ayez tous les Curiaques, à vos baskets ! Ayez le bon réflexe ! Pratiquez toujours la Langue d'escampette !* »

Rien ne l'arrête. La langue est un flot qui charrie tous les mots, tous les sons, tous les sens. Calembours, jeux de mots

laid et lourds, lapsus, approximations, déformations, glissements et dérapages avec ou sans contrôles, néologismes, archéologismes. La langue emporte tout sur son passage, dans une logorrhée asphyxiante et hilarante. « *Voilà le bouffon, pensera-t-on. Le bouffon nimbé, non pas de sa gloria in excelsis etcaetera, mais de sa ridicule gloriole de trop excessif idiot. Voilà l'excès homo ! L'excès en personne. Le Bouffon-Roi qui nous vient décliner son ridiculum vitae.* »

Ce joyeux poète belge peut décliner plusieurs « *RV* ». Né en 1942, ancien élève de Raoul Vaneigem, ancien professeur et animateur radiophonique. Membre du Conseil supérieur de la langue française (« *la Belgique est vraiment un pays surréaliste* »). Il aime aussi se décrire à travers des « *Portraits de l'artiste* » : « *en Hercouille de Foire* », « *en gros Trav'lo des mots* », « *en Al Bacino du Bassin* », « *en Castafiore catastrophique* ».

Le deuxième *RV* est plus bibliographique : *Le Degré Zorro de l'écriture* (Christian Bourgois, 1978), suivi un an plus tard de *Divan le Terrible*, sous-titré « *Les aventures de Freud Astaire* » ; *Vie et*

mort pornographiques de Madame Mao (POL, 1981) ; *Nietzsche Peau d'Chien* (Ed. TXT/Limage, 1983) ; *Les Folies-Belgères et Orthographe I^{er}, Roi sans fautes*, une grammaire où « *un kiwi devient au pluriel des Kipleurent et un tournedos Rossini des tourne-disques Tino Rossi* » (Seuil, « *Points* », 1990).

La langue en tout cas n'est pas une affaire ridicule. Artaud Rimbur prend aux tripes. Verheggen prévient que cet hommage à « *Artaud le motmot* » est dur à avaler : « *C'est l'prix qu'il faut casquer pour tenter d'appréhender qu'est-ce que vomir en attente – du dégueulis – qu'on a encore à rendre !* » Les estomacs plus sensibles auront donc intérêt à commencer plutôt par les réjouissantes « *zuterries* » d'*On n'est pas sérieux quand on a 117 ans*, sous-titrées « *Portrait de l'artiste en Vieilheggen* », qui paraissent chez L'Arbalète/Gallimard (182 p., 89 F [13,57 €]) : « *Mon pauvre corps, mon cher ami, mon vieil amas./Tout est plis et dépit, n'est-ce pas ?* »

Et tout le reste n'est que « *Littérra-taud* » ou « *Littérrarthur* » !

A. S.

l i t t é r a t u r e s

● **LE CANICHE NOIR DE LA DIVA**, de Helmut Krausser

Helmut Krausser, jeune écrivain allemand de la nouvelle génération (« Le Monde des livres » du 16 mars), est tellement passionné de musique que c'est elle qui l'inspire pour ses romans, comme dans *Méodies* (Seuil) ou dans ce *Caniche noir*. La diva, ici, c'est Maria Callas, dont a été amoureux fou Stanislaus Nagy, le patient de la célèbre psychiatre Cora Dulz. Il ne parle que d'elle, et le médecin, d'abord un peu distraite, finit par se laisser prendre, bien au-delà de ce qu'autorise une psychanalyse normale, par le discours de son patient. Au point d'enfreindre toutes les règles de sa profession et même celles, morales ou autres, d'une personne douée de simple bon sens. C'est drôle, mais aussi extrêmement malin, car le diable s'en mêle, paraît-il... (Traduit de l'allemand par François Mathieu, Seuil, « Points », 182 p., 39 F [5,95 €]). **M. Si.**

● **ASMARA ET LES CAUSES PERDUES**, de Jean-Christophe Rufin

Paru en 1999 sous le titre *Les Causes perdues*, ce roman qui a reçu le prix Interallié est à la fois celui de l'engagement et du désenchantement. Jean-Christophe Rufin est un ancien de Médecins sans frontières. Un groupe de jeunes, hommes et femmes, font l'expérience de l'humanitaire qu'ils vivent comme une sorte de passion amoureuse avant de se rendre compte que c'est une activité nécessaire mais insatisfaisante, qui ne tient pas toutes ses promesses. Par exemple, l'idée qu'il y a d'un côté les victimes, de l'autre les sauveteurs, vole en éclats sous la pression des manipulations politiques. Tous sont « dans » l'humanitaire et font « le bien faute de mieux » parce qu'ils fuient ou sont en quête de quelque chose. La postface de cette édition permet à l'auteur de citer de nombreuses sources qui lui ont été utiles pour son roman (Gallimard, « Folio », 304 p., 36 F [5,49 €]). Parallèlement est réédité en « Découvertes Gallimard » *L'Aventure humanitaire*, signé du même Jean-Christophe Rufin (176 p., 89 F [13,57 €]). **M. Si.**

● **LES OISEAUX DE FRA ANGELICO**, d'Antonio Tabucchi

Ce savoureux petit livre rassemble treize textes allant du genre épistolaire à la fable, et dans lesquels l'écrivain italien se plaît à triturer les repères temporels. Tantôt en se donnant pour mission de libérer des personnages coincés dans les replis du temps où les ont laissés l'histoire et l'oubli, tantôt en mettant en scène des créatures se chargeant elles-mêmes de rectifier la chronologie. Calypso écrit à son cher Ulysse, Dom Pedro célèbre ses noces avec sa maîtresse morte plusieurs années auparavant, Fra Giovanni rencontre de drôles d'oiseaux. Le recueil se termine pour un éloge de Lisbonne, aussi inattendu que risqué. (10/18, « Domaine étranger », 90 p., 25 F [3,81 €]). **J.-L. Ar.**

j e u n e s s e

● **DANS PARIS, IL Y A...**, de Paul Eluard

Pour prolonger le printemps des poètes, un texte seulement « renversant » de Paul Eluard, où un oiseau bouleverse à lui seul l'ordre du monde. Cette fable expresse est servie par le trait impertinent d'Antonin Louchard, qui signe parallèlement avec Katy Couprie, dans sa collection « Tête de lard » chez Thierry Magnier, un *Dodo* tout onirique. (Ed. Rue du monde, « Petits géants », 20 p., 39 F [5,95 €], et éd. Thierry Magnier, 24 p., 39 F [9,95 €]). **A partir de 2 ans. Ph.-J. C.**

● **36 CHANTS D'ARBRES**, de Joël Sadeler

Tout récemment disparu, Joël Sadeler aura offert à l'enfance une générosité poétique faite de simplicité, de tendresse et d'imagerie subtile. Ce voyage au pays des arbres, où les cyprès sont des « curés en soutanes vertes » parcourant un « chemin de croix d'ombre et de lumière », où le bambou fournit des cannes aux rudes coups de massue, et où les feuilles tombées, « long chapelet de perles de laine » détricoté, picorent l'automne sur les pelouses, est illustré avec une sobre délicatesse par Roger Blaquièrre (Lo Païs d'Enfance, 64 p., 79 F [12,05 €]). **A partir de 6 ans. Ph.-J. C.**

● **HAROLD ET LE CRAYON ROSE**, de Crockett Johnson

Pocket a récemment entrepris de nous faire redécouvrir Harold, héros plein de fantaisie fêté outre-Atlantique dès l'âge de la maternelle. Le petit bonhomme à la bouille toute ronde est, dans ce troisième volet, au meilleur de sa forme : grâce à un crayon magique, il redéfinit les contours du réel, inventant une forêt et le dragon qui en garde le trésor, la mer et le bateau qui assure son salut... jusqu'à ce que la lune l'aide à retrouver son lit. Un dessin tendre pour une fable douce et inventive à lire avant l'âge des lettres (traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Anne-Laure Fournier Le Ray, Pocket, 64 p., 30 F [4,57 €]). **A partir de 3 ans. Ph.-J. C.**

● **MARGUERITE VEUT UN PAPA**, de Clara Le Picard et Julie Baschet

Excellente surprise que la nouvelle collection « La vie comme elle est » ! Clara Le Picard pour le texte et Julie Baschet pour l'illustration proposent en effet d'aborder les thèmes les plus forts - violence familiale, quête de l'origine de

l'enfant adopté, troubles d'identité des jumeaux - avec une subtilité et une intelligence que l'image accompagne d'une formidable prévenance. Ainsi, Marguerite s'interroge-t-elle sur l'absence de son père disparu avant même sa naissance. Sans sensiblerie ni moralisme, les auteurs font au plus juste pour ne jamais mentir ni éluder la question centrale que les livres de jeunesse peinent à aborder. Héros des autres titres, Léopoldine, Jean, Noël et Léon méritent autant d'attention (Albin Michel, « La vie comme elle est », 40 p., 45 F [6,86 €] chacun). **A partir de 5 ans. Ph.-J. C.**

● **UNE MAISON POUR GRAND-PÈRE**, de Grassa Toro et Isidro Ferrer

D'avantage de tendresse dans les nouveautés de Thierry Magnier pour les plus petits. Tandis que les *Baisers de papier* de Raül promettent à la petite Rebecca un monde d'amour où les tensions, rivalités et indifférence se résolvent en baisers de paix, Toro et Ferrer nous content l'histoire d'une famille partie chercher l'endroit idéal pour inhumer le grand-père et vivre pleinement avec lui. L'invention graphique (dessin, collage, photo...) est parfaitement maîtrisée et le message d'une force peu commune. (Ed. Thierry Magnier, « Tête de lard », 24 p., 39 F [5,95 €] chacun). **A partir de 2 ans. Ph.-J. C.**

● **TRAQUENARD À POMPÉI**, d'Alix Clémence

Les ruines antiques perdent de leur pittoresque convenu et de leur vertu pédagogique quand on y rencontre un parrain de la Camorra et qu'on assiste à un règlement de comptes entre maffiosi. Sur fond de trafic de drogue et de racket, Alix Clémence conte aussi une éducation sentimentale où l'ombre des parents et le secours de l'amitié préservent encore des leçons trop cuisantes... (Syros, « Souris noire », 132 p., 32 F [4,88 €]). **A partir de 11 ans. Ph.-J. C.**

e s s a i s

● **MASSACRES COLONIAUX, 1944-1950 : la IV^e République et la mise au pas des colonies françaises**, d'Yves Benot

1944 : la France célèbre dans l'euphorie la libération du territoire national. Dans les mois qui précèdent ou suivent immédiatement cette libération, l'empire colonial français est le théâtre de massacres en chaîne : Rabat-Salé, en janvier-février 1944, Sétif-Guelma en mai-juin 1945, Haïphong en novembre 1946, Madagascar en 1947-1948, Côte d'Ivoire en janvier 1950. Si Yves Benot revient sur autant d'épisodes qui ont été largement étudiés ailleurs, c'est moins pour en parfaire la connaissance que pour engager une « réflexion » sur « l'idéologie colonialiste » qui fut, alors, celle de la classe politique. Une idéologie qui n'a peut-être pas totalement disparu, écrit-il en 1994, tant aura été grand « l'effort d'atténuation des crimes commis ». Dans une postface inédite, Yves Benot souligne que, pour saluaire qu'il soit, le récent débat sur la torture en Algérie n'aura de sens que s'il fait apparaître « la perversité nécessaire de tout le système colonial et son lien intrinsèque avec la pire brutalité ». C'est précisément le principal mérite que l'on doit reconnaître à son travail. (La Découverte/Poche, préface de François Maspéro, 204 p., 49 F [7,47 €]). **A. My**

● **AVERROËS, les ambitions d'un intellectuel musulman**, de Dominique Urvoay

Comment le qualifier sans le trahir ? Ibn Rushd (qui ne deviendra Averroès que par le jeu répété de prononciations approximatives) est né à Cordoue en 1126 et mort à Marrakech en 1198. Et tout a été dit sur son compte. Pour vanter des mérites qu'il n'eut pas - la redécouverte d'Aristote, par exemple, quand il n'en fut que le commentateur éclairé -, ou pour tout lui contester, jusqu'à ses origines arabes et musulmanes. Parce qu'il s'est intéressé à l'ensemble des savoirs profanes et religieux de son temps et parce que, patriote andalou, il sut s'engager quand la révolution almohade mit fin au fragile équilibre que les Almoravides avaient établi dans la province, Dominique Urvoay voit en lui un « intellectuel », au sens très moderne du terme. Il s'applique, ici, à restituer l'itinéraire intellectuel et spirituel de cette « figure mythique et méconnue » du Moyen Âge, tout autant victime de ses hagiographies que de ses détracteurs. (Flammarion, « Champs », 258 p., 51 F [7,76 €]). **A. My**

● **TRACTATUS LOGICO-PHILOSOPHICUS**, de Ludwig Wittgenstein

Fallait-il accompagner d'une préface cette traduction du *Tractatus*, s'interroge très malicieusement Gilles-Gaston Granger dans son « préambule » du traducteur. Non, bien sûr, si on se réfère à l'exemple du malheureux Bertrand Russell, qui s'était risqué à une « introduction » pour la première parution (1922) de l'œuvre majeure de son ami autrichien. C'est Wittgenstein lui-même qui refusera le texte de Russell. Avec élégance et un soupçon d'hypocrisie : « *La finesse de ton style anglais s'était (...) perdue dans la traduction [en allemand] et ce qui restait n'était que superficialité et incompréhension* ». On peut au moins en déduire que Wittgenstein (1889-1951), le premier, était bien conscient de la teneur révolutionnaire de son travail. Révisant les conceptions admises sur l'importance des lois de la logique dans l'organisation de la pensée, le *Tractatus* sera à l'origine du Cercle de Vienne et orientera la philosophie analytique vers le langage. Il est ici présenté... avec l'introduction de Bertrand Russell. (Gallimard, « Tel », 130 p., 46 F [7,01 €]). **A. My**

Maigret envoyé spécial

MES APPRENTISSAGES

de Georges Simenon.

Omnibus,
1 054 p., 137,75 F (21 €).
(Inédit.)

Au Congo belge, le chemin de fer de Matadi à Léopoldville a coûté la population d'une province. Aujourd'hui, dans l'Afrique équatoriale, le Congo-Océan tue en moyenne un nègre par traverse et un Blanc par kilomètre ». Dixit Georges Simenon, dans son reportage « L'Heure du nègre » que publie, en 1932, l'hebdomadaire *Voilà* créé par Gaston Gallimard. Simenon a vingt-neuf ans. Quatre ans plus tard, l'été 1936, il se repose à Porquerolles avant de prendre le bateau pour aller revoir son Afrique. Une main se pose sur son épaule. C'est le ministre de l'intérieur, Pierre Cot : il est venu l'avertir que ce reportage ne se fera pas.

Le président du Conseil est alors Léon Blum, que Simenon va retrouver à Bruxelles, prononçant, dans une usine, « des allusions élégantes à une Révolution mal située dans des avenir incertains ». Ses ouvriers belges, qui viennent de s'opposer à des forces de l'ordre armées de mitrailleuses, l'écoutent, déconcertés. Et Simenon gagne un cinéma qui donne *Le Cuirassé Potemkine* alors interdit en France.

Anticolonialiste et amateur d'Eisenstein, Simenon n'en a pas pour autant des positions politiques définies. Ses projets de reportage, il les négocie aussi bien avec *L'Humanité* qu'avec un quotidien on ne peut plus de droite comme *Le Jour*. Grand reporter, il est l'homme du moment présent, sans opinion préconçue. Il dit fuir le pittoresque, et c'est vrai, il a tendance à ne voir, en Afrique, en Asie, que la tôle ondulée ou les motocyclettes (au pôle Nord, c'est une Harley-Davidson, et non des chiens ou des rennes, qui l'emmène sur son traîneau), il met presque son point d'honneur à refuser l'exotisme, mais, chemin faisant, il ne cache pas un goût spécial pour les poitrine nues des Tahitiennes ou, un peu partout, les anthropophages.

Débarquant aux îles, il n'est pas content : les jeunes filles portent des robes strictes, en coton, et s'abritent sous des parapluies – les seuls seins visibles sont ceux d'une touriste américaine (occasion de rappeler que Murnau, quand il a tourné *Tabou*, avait engagé des Sud-Américaines pour tenir les rôles des « Canaques » (*sic*), en qui il n'avait pas confiance, pour les panos et les travellings). Et les anthropophages, il les cherche partout. Il raconte l'histoire d'un jeune Noir, dans la brousse, qui vient demander la main de sa bien-aimée à son père. Il la paie une chèvre et deux haches de fer. Il l'emmène chez lui. Le lendemain, elle reparait chez son père. L'époux revient la chercher. Non, elle regagne la case paternelle. Cela à plusieurs reprises, jusqu'au jour où elle ne reparait plus. Inquiétude des voisins. Le père va chez les jeunes mariés. Lui aussi ne reparait plus.

*Dans les années
1930 et 1940,
Georges Simenon
effectue des
reportages
en Europe,
en Afrique noire,
en Polynésie et
en Amérique.
Sans point de vue
politique bien
défini : il est
l'homme du
moment présent,
il observe, il voit,
il enregistre,
il note. Et parfois
il oublie de voir.
Passionnant,
autant sur lui que
sur les pays visités*

Un administrateur, prévenu, s'en vient voir ce qui se passe : il trouve l'époux et le père en train de manger la jeune femme. Jusqu'en Russie, Simenon traque le cannibale. Il est à Odessa : « On aperçoit un chien fuyant avec un os. On l'observe. On constate qu'il s'agit d'un tibia d'enfant. On suit le chien. Et on découvre qu'une petite fille a été mangée par des paysans affamés. » Il faut dire qu'à l'Union soviétique Simenon ne fait aucun cadeau : « A Odessa, on ramasse en moyenne cinquante morts par jour sur la voie publique. Morts de dénuement, bien entendu ! »

Un seul pays trouve grâce, mais grâce entière, dans ces reportages, ce sont les Etats-Unis d'Amérique. Inodores, les United States ? Simenon y a vécu des années, y a parcouru des dizaines de milliers de kilomètres, et, chaque matin, il a été réveillé par « l'ail, le basilic, le thym, la sauge, le romarin, toutes les herbes méditerranéennes » s'échappant de la charrette d'un maraîcher italien, qui propose « aubergines, artichauts, pêches et raisins ». Partout ! A Miami, c'est l'extase : « Rien n'est encore terni. Tout est moderne. Le décor n'est pas gâté, comme à Nice ou à Ostende, par des villas style 1900. »

Le plus surprenant, à coup sûr, c'est le peu d'attention accordé par Simenon à ce qui frappe tout visiteur du Sud : la ségrégation. Il note « les plantations du Sud aux nègres nonchalants », « une ménagère du plus beau noir dans sa robe de coton à fleurs », mais cette démarcation, où que ce soit, entre les Noirs et les Blancs (c'est en 1946), qui est pour Simenon une chose toute nouvelle, et qui fait plus qu'étonner tout voyageur, il ne s'y arrête pas, il n'en décrit pas les chocs, les nuances. Et comme tout de même il ne peut pas en

dire un mot, tout se passe comme si, après avoir mis le point final à son reportage, il revenait en arrière. Et là il écrit, très bref, très sec, sans aucun commentaire : « Il y a des autobus spéciaux, il y a, dans les usines, dans les ateliers, dans les garages, des W.C. qui leur sont réservés. Ils ne pénètrent pas dans les mêmes bars, dans les mêmes restaurants, et, la plupart du temps, ils ont leurs églises. » Et Simenon, aux dernières lignes, précise : « Il y a une chose qui ne ment pas : c'est la statue de la Liberté. » Et il nous dit que, d'où qu'ils viennent, les immigrés se déclarent avec fierté « Américains », parce qu'« ils ont goûté à un genre de vie qui, quoi qu'on en dise, tient compte plus qu'aucun autre de la dignité de l'homme ».

En même temps que ce passionnant recueil de reportages, le même éditeur, Omnibus, publie un excellent livre de Claude Gautéur sur Simenon et le cinéma (*D'après Simenon*, 85 F [12,96 €]). Vous y lirez que Simenon aimait, plus que les autres, les films de Bunuel et de Fellini. Que le meilleur Maigret du cinéma fut selon lui Pierre Renoir, dans la toute première adaptation d'un Maigret, *La Nuit du carrefour*, qui fut tournée par Jean Renoir, le frère de Pierre. Que la meilleure M^{me} Maigret aura été pour lui l'actrice des adaptations de la télévision nipponne. Que Simenon aurait aimé réaliser lui-même des films, sur des scénarios originaux de lui, mais cela lui fut refusé. Il ne reconnaissait pas ses livres dans les films tournés par autrui : « En écrivant un roman, je vois mes personnages, et je les connais dans leurs moindres détails, y compris ceux que je ne décris pas. Comment un metteur en scène, un acteur, pourraient-ils donner cette image qui n'existe qu'en moi ? »

Michel Cournot

extrait

C'était l'an dernier, quelque part au Gabon. J'étais à bord d'un cargo, comme seul passager, quand le capitaine m'annonça que nous allions, à Port-Gentil, charger du bois d'ébène.

Je ne compris qu'une fois au port. Des chalands descendaient la rivière. Ils avaient navigué deux ou trois jours à travers la forêt vierge et sur chacun d'eux il y avait, pêle-mêle, des douzaines de nègres et de négresses.

Je me hâte de préciser qu'il ne s'agit pas de traite des Noirs. Quand un employeur a besoin de main-d'œuvre, il s'enfonce dans la forêt, avise un chef indigène et lui demande par exemple deux cents travailleurs.

Tout se passe régulièrement. Il y a un tarif et on signe un contrat de travail de un à trois ans.

Maintenant ne me demandez pas si le chef indigène n'empoche pas le plus clair de l'argent et s'il n'oblige pas à embaucher certains de ses sujets qui préféreraient la vie au village. C'est son affaire n'est-ce pas ?

Revenons à notre histoire. Ils étaient environ deux cents hommes et femmes, aussi laids les uns que les autres, aussi sales, aussi nus. On en fit un tas sur le quai en attendant l'heure de les embarquer sur le cargo, et je me souviens de certains d'entre eux qui, en guise de pipe, avaient planté un roseau dans une vieille boîte à conserves.

Ces gens-là n'avaient jamais vu la mer. Ils n'avaient jamais vu une maison en briques, ni une auto. Peureux comme des bêtes, tassés sur eux-mêmes, ils regardaient avec de grands yeux étonnés.

Il fallut les mettre dans des barques pour les amener en rade. Il y avait de la houle, et ce fut un nouveau spectacle de les voir monter à quatre pattes l'échelle de coupée. Les voyez-vous, nus et nues, des vieilles femmes aux seins pendants, des hommes plus effrayés que leur compagne, tous chargés d'objets hétéroclites, s'engageant avec méfiance sur ce monstre que devait être pour eux notre cargo ?

On les descendit dans la cale, en vrac. Ils se couchèrent à même les planches et le soir, le bateau partit.

C'est ici que l'histoire commence. Il y a de beaux nègres et il y en a de laids, cela dépend des races. Les nôtres appartenaient à une des plus vilaines races de la forêt.

Peut-être y avait-il dans le tas, une ou deux filles un peu moins repoussantes ?

La nuit était chaude. Le capitaine et moi étions installés sur la passerelle de commandement et nous n'avions pas envie de nous coucher. Deux ou trois fois nous entendîmes des bruits suspects, mais sans y prendre garde.

Mes apprentissages, pages 373 et 374.

Ce passé qui ne doit pas laisser

Témoignages de l'extermination des juifs en URSS et en Pologne : indispensable

LE LIVRE NOIR

Sur l'extermination des juifs en URSS et en Pologne (1941-1945), 2 tomes (Tchernaïa Kniga)

de Vassili Grossman et Ilya Ehrenbourg. Traduit du russe par Yves Gauthier, Luba Jurgenson, Michèle Kahn, Paul Lequesne et Carole Moroz sous la direction de Michel Parfenov. Le Livre de poche, « Références Histoire », 638 p. et 736 p., 48 F (7,32 €) le volume. (Première édition : Solin/Actes sud, 1995.)

Comment lire aujourd'hui ce monumental recueil de témoignages de première main sur l'assassinat systématique des juifs par les troupes allemandes et leurs alliés dans les territoires conquis sur les zones soviétiques de 1941 à 1945 ? D'abord comme un ensemble de récits immédiats qui confère à ces textes leur statut exceptionnel, par rapport aux témoignages plus tardifs ou à l'historiographie. C'est une pièce maîtresse de la bibliothèque de la Shoah, à laquelle manquent encore, pour le lecteur francophone, quelques ouvrages de base : la version intégrale du Journal de l'historien du ghetto de Varsovie, Emmanuel Ringelblum (seule une version abrégée est disponible), ou le *Cartea neagra* de Mathatias Carp, un « Livre noir » consacré aux exactions commises par les troupes roumaines, alors alliées de l'Axe, contre les juifs.

Sur la sortie avortée du *Livre noir* soviétique, empêchée par la dissolution, en

1948, du Comité antifasciste juif créé en 1941, et sur la disparition des épreuves dans le regain de terreur stalinienne de l'après-guerre, tout a été dit ou presque. Des versions incomplètes firent quand même leur chemin à travers le monde, jusqu'à ce que le manuscrit complet, qu'on croyait perdu depuis 1947, soit retrouvé en 1992. Tout a été dit aussi sur les limites d'un texte composé dans l'atmosphère de censure et d'autocensure pesant sur les maîtres d'œuvre. Les deux grands écrivains qu'étaient Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman surent toutefois faire passer au travers du filtre de la « grande guerre patriotique » quelques bribes d'une vérité plus complexe que la version officielle et léchée. Par exemple en n'hésitant pas à publier des lettres évoquant la collaboration des populations ukrainienne, russe ou balte à l'extermination de leurs concitoyens juifs sur une terre socialiste où l'antisémitisme était censé avoir disparu.

C'est pourtant à un autre niveau que l'actualité de ce texte est devenue problématique. Et dans des termes fort différents que lors de la première parution en français de l'ouvrage, alors unanimement salué (« Le Monde des livres » du 17 novembre 1995). La demande publique de témoignages sur la Shoah s'essouffle. La contestation récurrente de la thèse de l'unicité du génocide contre les juifs, ainsi que les tentatives de mettre sur le même plan les massacres communistes et la Shoah lors de la parution d'un autre Livre

noir (du communisme), en 1997, ont sans doute contribué à une nouvelle mise à distance. Le malaise provoqué par la question des spoliations et les revendications des survivants ainsi que de leurs héritiers (malaise qui n'a pu s'exprimer, en contournant le tabou de l'antisémitisme, qu'à travers l'incroyable couverture médiatique accompagnant de par le monde le pamphlet de fort mauvaise facture de l'Américain Norman Finkelstein sur la so-disant « industrie de l'Holocauste ») joue également son rôle dans cette nouvelle inattention au témoignage. Tout comme l'« affaire Wilkomirski » – l'auteur de *Fragments* (Calmann-Lévy, 1997), récit prétendument autobiographique d'une enfance dans les camps qui s'est avérée le fruit de l'imagination d'un clarinetiste suisse. Incontestablement, le « pacte de lecture » entre le public d'aujourd'hui et les témoins d'hier est, sinon rompu, du moins altéré.

Pourtant l'apparition subite en français, au milieu des années 1990, d'un ouvrage longtemps porté disparu vient aussi rappeler qu'après tout ces textes, à la lecture parfois à la limite du supportable dans leur monotone atrocité, ne « nous » accompagnent pas depuis si longtemps. Est-ce un trop-plein de récits sur la Shoah ou plutôt notre résistance à les compulser qui engendre l'illusion de la saturation ? Quoi qu'il en soit, il faut la surmonter, ouvrir et rouvrir ce livre. Malgré les nouveaux obstacles qui nous en dissuadent.

Nicolas Weill

Les bébés et les gourous

L'ART D'ACCOMMODER LES BÉBÉS

de Geneviève Delaisi de Parceval et Suzanne Lallemand. Odile Jacob Poches, 322 p., 55 F (8,38 €). (Première édition : Seuil, 1980.)

Le livre semble avoir, tel un bon vin, plutôt bien vieilli », se réjouissaient Geneviève Delaisi de Parceval et Suzanne Lallemand dans leur postface à la réédition en « Opus » de 1998. Vingt et un ans après sa première parution, cette charge contre la puériculture, ses modes et ses contradictions n'a rien perdu, en effet, de son mordant et de sa drôlerie. Gourous de l'obstétrique et prêtes de l'accouchement en prennent pour leur grade. Qu'il s'agisse de l'alimentation de la femme enceinte, des mérites comparés de l'allaitement au sein et au biberon ou de l'art de nettoyer les oreilles et le nez du bébé, les prescriptions varient d'un livre à l'autre, d'une époque à l'autre, sans jamais entamer la docte assurance des spécialistes.

Cette sévère dénonciation se voulait pourtant constructive, et les auteurs n'hésitaient pas à dessiner les lignes de force d'une puériculture éclairée et tolérante. Avec le recul, le rythme de l'argumentation s'impose au lecteur : l'ethnographie enseigne la diversité des principes éducatifs et bouscule l'emphatique prétention à l'universalité des préceptes français, puis la psychanalyse – au nom de l'inconscient qui, « lui, reste le même pour toutes les cultures » – ouvre la voie aux solutions de bon sens. Antérieur à la banalisation de l'échographie et de l'anesthésie péridurale, au dosage de l'hormone de grossesse comme à l'hyperstimulation de l'ovulation pour traiter la stérilité, l'ouvrage vaut maintenant à titre de document. Il témoigne de la force d'un courant ethnopsychanalytique en puériculture au début des années 1980.

Jean-Paul Thomas

Günther Anders, toujours autrement

Conversations avec un philosophe engagé dans tous les combats antifascistes

ET SI JE SUIS DÉSESPÉRÉ, QUE VOULEZ-VOUS QUE J'Y FASSE ?

de Günther Anders. Entretiens avec Matthias Greffrath. Traduit de l'allemand par Christophe David. Ed. Allia, 96 p., 40 F (6,10 €).

Vienne, 1977. Un vieil homme se souvient. Il est né à Breslau en 1902 ; il a soutenu sa thèse avec Husserl ; il a fait le poirier chez les Heidegger ; il a été parrainé dans la presse berlinoise par Brecht ; il a aimé Hannah Arendt ; il a côtoyé tous les grands noms de l'émigration ; il a écrit un des premiers essais sur Kafka ; il a échangé une correspondance avec le pilote américain qui lâcha une bombe atomique sur Hiroshima ; il a participé au tribunal Russell sur la guerre du Vietnam. Il se nomme Günther Anders et il répond aux questions d'un journaliste.

Alors, il parle de l'inculture philosophique de Husserl, du charme « démoniaque » de Heidegger – il donne raison à Max Scheler qui disait de sa philosophie

qu'elle était « une ontologie de cordonnier » – et aussi de Brecht qui lui conseilla de prendre un pseudonyme pour ne pas laisser ses lecteurs. Il choisit ce nom : Anders, qui en allemand signifie « autrement » et qui lui va comme un gant. Il fit tout autrement. Ainsi, après avoir rompu avec Hannah Arendt, il émigra en 1936 aux Etats-Unis où il refusa de collaborer à l'Office for information, qu'il jugeait fasciste, préférant encore travailler en usine, ce qui l'amena à rédiger par la suite un ouvrage sur les ravages de la technique. Le principe de toute dictature, il l'énonçait en une phrase : « Si tu veux un esclave, offre-lui un sous-esclave. »

Quand le journaliste lui demande de quoi se nourrit son espoir et où il trouve le courage pour continuer, Anders répond qu'il ne sait rien du courage et que l'espoir, par principe, il ne connaît pas. L'humour, en revanche, oui. « Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ? » Ce sera le titre de cette conversation impromptue avec un homme qu'on écouterait encore pendant des heures et auquel on rêverait de poser des questions plus in-

times. Mais la nuit tombe sur Vienne et le vieil homme est fatigué.

Alors, pour ne pas le quitter trop vite, on se replonge dans sa confrontation très surprenante avec Kafka (1). Il explique pourquoi à sa fascination se mêlait « un grain de mépris » : l'obsession de la faute, la volupté de l'humilité, une certaine forme de « narcissisme négatif » lui étaient étrangers. A partir de là, un dialogue se noua qui avait pour Anders quelque chose de vital, comme s'il importait de « comprendre Kafka à mort » pour qu'il lui vienne en aide. Mais l'épidémie de kafkaïte qui se propagea dans les années 1950 l'agaça et il songea ironiquement à la nouvelle que Kafka aurait pu écrire sur cette gloire qui le poursuivait dans l'au-delà incertain où il avait trouvé refuge. N'est-ce pas en idolâtrant Kafka, se demandait enfin Anders, qu'on effaçait l'acte d'avoir assassiné des millions de membres de sa famille ?

Roland Jaccard

(1) *Kafka. Pour et contre*, éd. Circé, 150 p., 115 F (17,53 €).

En cours
de lettres

Ce que transmet le médiologue

Il y a dix ans, Régis Debray publiait un livre fondateur, selon lui, d'une nouvelle discipline. Bilan

QUESTIONS GÉNÉRALES DE LITTÉRATURE

d'Emmanuel Fraisse et Bernard Mouralis. Seuil, « Points/Essais », 300 p., 50 F (7,62 €). (Inédit.)

S aura-t-on un jour où commence et où finit la littérature ? Le débat embarrasse – on le comprendra – nombre d'universitaires chargés d'enseigner la seule discipline qui, à leurs yeux, « ne soit pas définie dans sa spécificité ». Emmanuel Fraisse et Bernard Mouralis, qui enseignent à l'université de Cergy-Pontoise, en ont conclu que la meilleure manière de répondre aux interrogations de leurs étudiants était de ramener le fait littéraire à ce qu'il est « avant tout » : « Une pratique et une institution. »

En avant donc, pour un premier (et pesant) chapitre sur la « communication littéraire » où l'auteur, rebaptisé (après Roman Jakobson) « destinataire », et le lecteur, dit « destinataire », ne se distinguent guère des autres intervenants dans ladite communication : éditeurs, imprimeurs, distributeurs, voire censeurs... Suit un long développement sur « littérature et savoir », où *Le Tour de la France par deux enfants* tient plus de place que Flaubert, Defoe et Valéry réunis...

Deux chapitres sauvent la mise. Et de belle manière. L'un (« L'œuvre et ses limites ») en s'interrogeant notamment sur le bien-fondé des « œuvres complètes » qui, faute de discernement, sacralisent l'écrivain et rendent évidente « l'impossible clôture de l'œuvre ». L'autre (« Lire, lire l'autre ») en saluant la « créativité » du lecteur. De la lecture allégorique des Grecs à l'herméneutique contemporaine, via Spinoza et Montaigne. Un livre inégal, donc. Ou alors ne s'agit-il que d'une suite de cours... Avec des jours de pleine forme ; et des jours sans...

André Meury

COURS DE MÉDIOLOGIE GÉNÉRALE

de Régis Debray. Gallimard, « Folio Essais », 556 p., 65 F (9,91 €). (Première édition : Gallimard, 1991.)

Dix ans déjà. Rendant compte dans « Le Monde des livres » de *Cours de médiologie générale*, Jean-Louis Missika disait qu'on saurait dans vingt ans si le mot avait fait fortune. A mi-course, on peut affirmer que le mot, certes, est admis, mais que la discipline n'a pas encore pris place, dans l'Université, au rang de celles qu'elle a voulu concurrencer : la sociologie (des médias), l'anthropologie, l'histoire. C'est qu'une discipline met du temps à s'imposer, et il faut pour cela une recombinaison des hiérarchies académiques, qui sont l'enjeu de luttes féroces, et non dénuées de sens.

A l'époque, Régis Debray, agrégé de philosophie, était un auteur hors université. Aujourd'hui, il est professeur (à Lyon-III), mais non de médiologie : de philosophie. Et son cours de 1991 est bien un cours de philosophie, se rapprochant d'ailleurs plus de l'essai qui se donnerait presque ludiquement la forme d'un cours. C'est un ouvrage plus récent de lui, *Introduction à la médiologie* (PUF, 2000) qui, à l'heure actuelle, sert plutôt d'abrégé à un traité qui reste à écrire. Un tel traité ne sera sans doute possible qu'après qu'un nombre suffisant, et probant, d'études spécialisées aura été fait sur les trois sphères que le médiologue a distinguées dans la médiasphère, la logosphère (écriture), la graphosphère (imprimerie), la

vidéosphère (audiovisuel), et sur la façon dont elles s'articulent ou s'emboîtent.

On aimerait ainsi lire Debray sur le phénomène d'Internet, où ces trois sphères se mêlent et entrent en synergie. Tant que la loi, et donc les pouvoirs institutionnels qu'elle fonde, n'en aura pas saisi entièrement le contrôle, Internet reste un moyen de transmission qui semble étendre la liberté de chacun à l'infini. La revue *Les Cahiers de médiologie* a déjà accumulé un bon nombre d'études parcellaires sur des problèmes de transmission aussi variés que la bibliothèque, la télévision, la bicyclette, les monuments, la route, le papier, la lumière. Ces différents supports montrent bien que la médiologie n'a pas pour objet les médias en tant que tels, au sens aujourd'hui courant de ce terme, mais bien le phénomène même de la transmission, envisagé aussi bien dans son histoire que dans ses différentes techniques, ses transformations technologiques et ses composantes symboliques.

Régis Debray s'est clairement expliqué sur sa volonté de dépasser l'horizon du « communiquer », en soulignant que la communication est le fragment d'un ensemble plus vaste qu'il propose d'appeler « transmission ». Relève de la transmission tout ce qui a trait à la dynamique de la mémoire collective, donc de l'histoire ; alors que la circulation des messages dans un moment donné relève, elle, de la communication. Pour prendre un exemple, la médiologie telle que la conçoit Régis Debray subordonne l'église au culte, l'école à l'enseignement, la bibliothèque à la lecture. Ainsi, au

cours d'un récent colloque de Cerisy sur « Communiquer/transmettre », les questions de médiologie du pouvoir étaient abordées sous des rubriques comme « influencer/ faire croire », « mondialiser/ normaliser », « sauvegarder/diffuser », « organiser/ convaincre », « instruire/ éduquer », « promouvoir/ innover ». Ce qui confirme que la question centrale pour Régis Debray philosophe reste celle du pouvoir, envisagé non plus dans la perspective de son renversement révolutionnaire, comme à ses débuts castristes, ni non plus dans la perspective de son exercice dans l'ombre des présidents élus (Allende, Mitterrand), ni plus davantage dans l'exercice de sa critique (*Le Pouvoir intellectuel en France* date de 1988), mais de son analyse « scientifique ».

Le problème de Régis Debray aujourd'hui, en tant qu'intellectuel autant que philosophe médiologue (et médiatique aussi bien) est bien celui de l'histoire et de l'action, de la rétrospection et de la prospective. Son abstention sur Internet paraît indiquer qu'il est, pour le moment, bloqué sur l'histoire faite (lieu de malédiction) et le présent sur lequel il ne peut se retenir d'intervenir, fût-ce avec la plus confondante maladresse (le Kosovo) ou une très feinte modestie (*I.F., suite et fin*). Le *Cours de médiologie générale*, plutôt que les fondements d'une discipline, posait en fait une borne kilométrique dans un parcours d'intellectuel français (« IF », selon le sigle debrayen) non achevé. Heureusement, peut-on ajouter.

Michel Contat

Un requiem plein de fausses notes

Cinq ans après, retour sur le brûlot anti-avant-gardes artistiques de Benoît Duteurtre

REQUIEM POUR UNE AVANT-GARDE

de Benoît Duteurtre. Pocket, « Agora », 318 p., 4 F (6,25 €). (Première édition : Robert Laffont, 1995.)

Lors de sa première publication, en 1995, *Requiem pour une avant-garde* avait provoqué un certain émoi. Il y avait les conquis d'avance et les autres, qui se partageaient entre rejet violent et déconstruction minutieuse de ce brûlot lancé contre les avant-gardes musicales et, au-delà, artistiques.

L'auteur réunit quelques critiques de l'époque en annexe à la réédition de son ouvrage. Constatons que le degré d'insatisfaction des auteurs croît avec leur compétence dans le domaine artistique abordé. Seuls quatre journalistes faisaient autorité pour s'exprimer sur l'aspect musical : Harry Halbreich, Anne Rey, Jean Roy et Claude Samuel. Aucun d'eux n'a partagé les vues de Duteurtre. Anti-avant-garde autoproclamé, exemple même d'ouverture d'esprit, le musicologue et ancien directeur de festivals Harry Halbreich envoie quand même Du-

teurtre dans les cordes, sur un ton chaleureux qui ne peut masquer son effarement devant le confusionnisme généralisé du jeune auteur.

Ecrivain, publiciste, directeur de festival, patron d'institution, homme de radio, Benoît Duteurtre n'a pas son pareil pour alimenter la polémique en mélangeant de temps à autres ses fonctions et en refusant trop souvent le débat contradictoire en direct. Tout récemment, il publiait, sur la réédition de son livre, un article dans *Marianne*, où il écrit régulièrement. Il y racontait par le menu la façon dont il aurait été médiatiquement lynché, dans les semaines qui ont suivi la première publication de *Requiem*. Et en gros faisait la critique de son propre livre. La figure de victime sied mal à Duteurtre, qui a accompli son ascension professionnelle autour d'une idée sans cesse déclinée (contre l'avant-garde musicale et Boulez ; pour la musique tonale) et au côté de Marcel Landowski. Ce dernier l'a aidé de tout son pouvoir, qui était grand.

Que dire cinq ans plus tard de ce *Requiem* ? Est-ce un pamphlet ? Il lui manque

le brio d'une vraie plume. Est-ce une étude ? Duteurtre a trop de trous dans sa connaissance du milieu musical français des années 1950 au milieu des années 1970, et des nombreux contre-pouvoirs qui se sont exercés, pour être pris au sérieux. A moins qu'il n'élimine volontairement tout ce qui gêne sa thèse. Nous avons publié les premiers articles anti-avant-garde musicale et anti-Boulez de Duteurtre dans les colonnes du *Monde de la musique*, au milieu des années 1980. Nous en avons longuement parlé avec l'auteur, dont nous connaissons bien les idées fixes et la propension à ne pas vouloir analyser plus finement le mouvement historique et musical qu'il décrit. Et dans le même temps, Duteurtre est sincère. Ce livre pose des questions, dont certaines sont bonnes. Il leur apporte des réponses fausses. Elles sont crédibles car elles mettent les rieurs et ceux qui n'aiment pas l'art contemporain de son côté, en sorte que ce livre n'ouvre toujours malheureusement aucun débat et que Duteurtre invente une histoire qui attend encore son mémorialiste impartial.

Alain Lompech

BARRIER Hugues
et OLLIVIER Mikael
Bruce Springsteen
EJL Libro, n° 433, 96 p.,
10 F (1,52 €).

CUESTA Stan
Léo Ferré
EJL Libro, n° 446, 96 p.,
10 F (1,52 €).

FESTUGIÈRE André-Jean
Socrate
La Table ronde,
La petite vermillon, 160 p.,
45 F (6,86 €)

GIROUD Françoise
Portraits sans retouches
1945-1955
Préface inédite de l'auteur.
Gallimard, Folio, n° 3486,
432 p., 41 F (6,25 €).

LEE Carol Ann
Anne Frank, les secrets
d'une vie
Traduit de l'anglais par
Pierre Emmanuel Daugat
et Denis Triesweiler. J'ai lu,
n° 5820, 416 p., 45 F (6,86 €).

MESSIER Jean-Marie
J6m.com
Le Livre de poche, n° 15054,
256 p., 35 F (5,34 €).

O'BRIAN Patrick
Pablo Ruiz Picasso
Gallimard, Folio, n° 3488,
832 p., 77 F (11,74 €).

● **ARTS**
BREILLAT Catherine
A ma sœur !
Cahiers du cinéma,
La petite bibliothèque,
96 p., 39 F (5,95 €).

DOMINO Christophe
Les Années pop
Découvertes Gallimard,
48 p., 49 F (7,47 €).

LE ROUX Hervé
On appelle ça... le printemps
Cahiers du cinéma,
La petite bibliothèque,
128 p., 39 F (5,95 €).

● **ESSAIS CRITIQUES**
AGACINSKI Sylviane
Politique des sexes
Seuil, Points, n° 846, 224 p.,
35 F (5,34 €).

CANS Roger
La Ruée vers l'eau
Gallimard, Folio actuel, n° 84,
224 p., 46 F (7,01 €).

CHOMSKY Noam
La Conférence d'Albuquerque
Traduit de l'anglais
par Héloïse Esquié. Allia,
64 p., 40 F (6,10 €).

Collectif
Attac
Sous la direction de Bernard
Cassen. Mille et une nuits,
Les petits livres/Attac, 80 p.,
10 F (1,52 €).

Collectif
Quelle philosophie
pour le XXI^e siècle ?
Gallimard, Folio, n° 380,
416 p., 59 F (8,99 €).

DUFOUR Bernard
Mes modèles
Femmes nues à l'atelier
La Musardine,
L'attrape-corps, 120 p.,
69 F (10,52 €).

ECO Umberto
Kant et l'ornithorynque
Traduit de l'italien par Julien
Gayraud. Le Livre de poche,
n° 15026, 640 p., 45 F (6,86 €).

FINKIELKRAUT Alain
et SORIANO Paul
Internet, une utopie
planétaire
Mille et une nuits, Les petits
livres, 80 p., 10 F (1,52 €).

PENA-RUIZ Henri
L'Emancipation laïque
menacée
Mille et une nuits, 80 p.,
10 F (1,52 €).

ROJZMAN Charles
Savoir vivre ensemble. Agir
autrement contre la violence
La Découverte, Poches, Série
essais, 300 p., 52 F (7,93 €).

SANTELMANN Paul
La Formation
professionnelle :
nouveau droit de l'homme ?
Gallimard, Folio actuel, n° 85,
240 p., 50 F (7,62 €).

TOURAINÉ Alain
Comment sortir
du libéralisme
Le Livre de poche, n° 4308,
192 p., 36 F (5,49 €).

● **PHILOSOPHIE**
DOKIC Jérôme
et ENGEL Pascal
Ramsey. Vérités et succès
PUF, Philosophies, 128 p.,
49 F (7,47 €).

KANT Emmanuel
Projet de paix perpétuelle
Traduit de l'allemand
par Karin Rizet. Mille et une
nuits, 72 p., 10 F (1,52 €).

STIEGLER Barbara
Nietzsche et la biologie
PUF, Philosophies, 128 p.,
42 F (6,40 €).

● **HISTOIRE**
ET GÉOGRAPHIE
ADLER Alexandre
Le Communisme
PUF, Que sais-je ?, n° 3594,
128 p., 42 F (6,40 €).

AGULHON Maurice
et COULET Noël
Histoire de la Provence
PUF, Que sais-je ?, n° 149,
128 p., 42 F (6,40 €).

ATTIAS Jean-Christophe
et BENBASSA Esther
Israël, la terre et le sacré
Flammarion, Champs, 391 p.,
57 F (8,69 €).

BENNASSAR Bartolomé
L'Inquisition espagnole
Hachette Littératures, Pluriel,
400 p., 60 F (9,15 €).

BENNASSAR Bartolomé
et VINCENT Bernard
Le Temps de l'Espagne,
XVI^e-XVII^e siècle
Hachette Littératures, Pluriel,
300 p., 70 F (10,67 €).

Collectif
L'Amour de la haine
Reprise de la Nouvelle Revue
de psychanalyse n° 5,
printemps 1972.
Gallimard, Folio, n° 382,
528 p., 61 F (9,30 €).

FLORI Jean
La Première Croisade
Complexe, 288 p.,
56 F (8,54 €).

GERNET Jacques
La Chine ancienne
PUF, Que sais-je ?, n° 1113,
128 p., 42 F (6,40 €).

HAZAN Pierre
1967. La Guerre des six jours.
La Victoire empoisonnée
Complexe, 192 p.,
59 F (8,99 €).

LEBIGRE Arlette
1679-1682. L'Affaire
des poisons
Complexe, 176 p.,
59 F (8,99 €).

LEWIS Bernard
Les Assassins. Terrorisme
et politique dans l'islam
médiéval.
Complexe, 224 p.,
59 F (8,99 €).

MESLIN Michel
L'Homme romain.
Des origines au I^e siècle
de notre ère
Complexe, 220 p.,
65 F (9,91 €).

MIEGE Jean-Louis
Le Maroc
PUF, Que sais-je ?, n° 439,
128 p., 42 F (6,40 €).

THUAL François
Le Caucase. Arménie,
Azerbaïdjan, Daghestan,
Géorgie, Tchétchénie
Flammarion, Dominos,
128 p., 41 F (6,25 €).

VERNANT Jean-Pierre
et VIDAL-NAQUET Pierre
Œdipe et ses mythes
Complexe, 160 p.,
65 F (9,91 €).

VIDAL-NAQUET Pierre
Les Crimes
de l'armée française
La Découverte, Poches, Série
essais, 174 p., 42 F (6,40 €).

VILAR Pierre
Histoire de l'Espagne
PUF, Que sais-je ?, n° 275,
128 p., 42 F (6,40 €).

WATTEL Odile
Les Religions grecque
et romaine
Armand Colin, Synthèse
histoire, 96 p., 42 F (6,40 €).

● **SCIENCES**
HUMAINES
BEIGNIER Bernard
L'Euthanasie
PUF, Que sais-je ?, n° 3595,
128 p., 42 F (6,40 €).

CHAPPUIS Raymond
La Psychologie des relations
humaines
PUF, Que sais-je ?, n° 2287,
128 p., 42 F (6,40 €).

Collectif
L'Amour de la haine
Reprise de la Nouvelle Revue
de psychanalyse n° 5,
printemps 1972.
Gallimard, Folio, n° 382,
528 p., 61 F (9,30 €).

Collectif
L'Espace du rêve
Reprise de la Nouvelle Revue
de psychanalyse n° 33,
printemps 1986.
Gallimard, Folio, n° 383,
514 p., 61 F (9,30 €).

● **SCIENCES**
SOCIALES
BESNARD Pierre
et LIETARD Bernard
La Formation continue
PUF, Que sais-je ?, n° 1655,
128 p., 42 F (6,40 €).

DUPUY René-Jean
Le Droit international
PUF, Que sais-je ?, n° 1060,
128 p., 42 F (6,40 €).

EWALD François
Le Principe de précaution
PUF, Que sais-je ?, n° 3596,
128 p., 42 F (6,40 €).

FAHY Jean-Michel
Le Chômage en France
PUF, Que sais-je ?, n° 349,
128 p., 42 F (6,40 €).

MATTELART Armand
Histoire de la société
de l'information
La Découverte, Repères,
n° 312, 128 p., 52 F (7,93 €).

MULLER Andrée
La Net-économie
PUF, Que sais-je ?, n° 3597,
128 p., 42 F (6,40 €).

PIKETTY Thomas
L'Economie des inégalités
La Découverte, Repères,
n° 216, 128 p., 52 F (7,93 €).

RAUCH André
Crise de l'identité masculine,
1789-1914
Hachette Littératures, Pluriel,
304 p., 50 F (7,62 €).

RAUCH André
Vacances en France de 1830
à nos jours
Hachette Littératures, Pluriel,
320 p., 50 F (7,62 €).

VANDENBERGHE Frédéric
La Sociologie
de Georg Simmel
La Découverte, Repères,
n° 311, 128 p., 52 F (7,93 €).

● **ENSEIGNEMENT**
AMIEL Anne
Hannah Arendt
Ellipses, 64 p., 32 F (4,88 €).

BALZAC
Le Bal des sœurs
Présentation et dossier
par Sylvie Jacq-Mioche.
Flammarion, GF,
Etonnants classiques, 128 p.,
19 F (2,90 €).

Collectif
Ceux de Verdun.
Les écrivains et la Grande
Guerre
Présentation et dossier par
Patrice Kleff. Flammarion,
GF, Etonnants classiques,
121 p., 19 F (2,90 €).

DUPÉRYAT Gérard
Le Sourire. Un art de vivre
Ellipses, 128 p., 49 F (7,47 €).

DUPOND Pascal
Le Vocabulaire
de Merleau-Ponty
Ellipses, 64 p., 32 F (4,88 €).

GROUX Pierre
Rimbaud. « Une saison en
enfer ». « *Illuminations* »
Ellipses, 128 p., 40 F (6,10 €).

GRUIA Marie
et POLISSET Michèle
1. Atomistique et liaisons
chimiques
Ellipses, 96 p., 49 F (7,47 €).

GRUIA Marie
et POLISSET Michèle
2. Thermodynamique
chimique
Ellipses, 96 p., 49 F (7,47 €).

GRUIA Marie
et POLISSET Michèle
3. Equilibres chimiques
Ellipses, 96 p., 49 F (7,47 €).

GRUIA Marie
et POLISSET Michèle
4. Cinétique chimique
Ellipses, 96 p., 49 F (7,47 €).

GRUIA Marie
et POLISSET Michèle
5. Equilibres acido-basiques
(PH)
Ellipses, 96 p., 49 F (7,47 €).

GRUIA Marie
et POLISSET Michèle
6. Oxydo-réduction
Ellipses, 96 p., 49 F (7,47 €).

HOMERE
L'Odyssee
Présentation et dossier
par Sandrine Garcia.
Flammarion, GF, Etonnants
classiques, 160 p.,
19 F (2,90 €).

JACKSON John
Baudelaire
Le Livre de poche, n° 579,
288 p., 49 F (7,47 €).

JANVIER Sophie
Les Métiers du journalisme
PUF, Major, 144 p.,
55 F (8,38 €).

JARCZYK Gwendoline
et LABARRIERE
Pierre-Jean
Le Vocabulaire de maître
Eckhart
Ellipses, 64 p., 32 F (4,88 €).

LAPAQUE Sébastien
Madame de Sévigné
ma chère bonne...
EJL Libro, 160 p.,
10 F (1,52 €).

MAISONDIEU Jean
et MÉTAYER Léon
Les Thérapies familiales
PUF, Que sais-je ?, n° 2286,
128 p., 42 F (6,40 €).

MONTEBELLO Pierre
Vie et maladie
chez Nietzsche
Ellipses, 144 p., 60 F (9,15 €).

RENAULT Emmanuel
Le Vocabulaire de Marx
Ellipses, 64 p., 32 F (4,88 €).

Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du
mois de mars 2001. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

Le Monde

Cette liste est une sélection des livres de poche parus dans le courant du mois de mars 2001. Elle a été élaborée avec la collaboration des éditeurs.

● SCIENCES

Collectif
Coup de chaud sur la planète. Les dérèglements climatiques
EJL Libro, n° 449, 96 p., 10 F (1,52 €).

JACQUARD Albert
La Légende de demain
Flammarion, Champs, 172 p., 44 F (6,71 €).

SFEZ Lucien
Le Rêve biotechnologique
PUF, Que sais-je ?, n° 3598, 128 p., 42 F (6,40 €).

TOUTAIN Caroline
Prévenir les catastrophes naturelles
Les Essentiels Milan, n° 196, 64 p., 25 F (3,81 €).

VERNIER Jacques
L'Environnement
PUF, Que sais-je ?, n° 2667, 128 p., 42 F (6,40 €).

● INFORMATIQUE

ABOU Olivier
E-Poche P2P
Micro Application, 300 p., 62 F (9,45 €).

Collectif
E-Poche guide de la création d'entreprise
Micro Application, 350 p., 62 F (9,45 €).

HANKE Johann Christian
PC Poche Works 2001
Traduit de l'allemand par Danielle Lafarge. Micro Application, 350 p., 62 F (9,45 €).

HOLZER J. et PFLUGMANN M.

PC Poche TCP/IP
Traduit de l'allemand par Pierre M. Wolf et F. Liger. Micro Application, 180 p., 62 F (9,45 €).

KUERTEN Olivier
Guidexpress Dreamweaver 4
Traduit de l'allemand par Samy Boutayeb. Micro Application, 180 p., 72 F (10,98 €).

LENORMAND Patrick
E-Poche Guide de la Formation en ligne
Micro Application, 320 p., 62 F (9,45 €).

WANADOO Pierre
E-Poche Wanadoo
Micro Application, 300 p., 62 F (9,45 €).

● RELIGIONS SPIRITUALITÉ

BROSSE Jacques
Le Bouddha
J'ai lu, n° 5804, 320 p., 39 F (5,95 €).

DUSSAUSSOY Dominique
Le Bouddhisme zen
Flammarion, Dominos, 128 p., 41 F (6,25 €).

HERVIEU-LÉGER Danielle
Le Pèlerin et le Converti
Flammarion, Champs, 290 p., 51 F (7,77 €).

● SANTÉ VIE PRATIQUE

ANTEBI Elizabeth
Salomé
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

ARMEL Aliette Sylvie
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

CADET Oscar Mathieu
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

CADET Oscar Olivier
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

CALON Olivier Bernard
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

CARIGUEL Olivier Claire
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

Collectif
Questions sur le cancer
Les Essentiels Milan, n° 193, 64 p., 25 F (3,81 €).

DAG'NAUD Alain Catherine
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

DUPUY-MAGNE Corinne Clément
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

GAMIN Carole Anne
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

GAY Christian et GÉRARD Alain
Le Guide des médicaments psy
Le Livre de poche, n° 16558, 384 p., 40 F (6,10 €).

HEAUME Stéphane Emma
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

MASSONNAUD Michel et JOLY Thierry
Les Mille Premiers Jours de la vie
Le Livre de poche, n° 16560, 352 p., 36 F (5,49 €).

NICOLIER Eric
La Bourse sur Internet
Les Essentiels Milan, n° 195, 64 p., 25 F (3,81 €).

NUGON-BAUDIN Lionelle
Toxic-bouffe, le dico
J'ai lu, n° 7216, 352 p., 45 F (6,86 €).

PAPIERNIK Emile
Guide de la grossesse
Le Livre de poche, n° 16559, 448 p., 48 F (7,32 €).

PEGUET Thierry Juliette
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

PELT Jean-Marie
Des légumes
J'ai lu, n° 7217, 192 p., 32 F (4,88 €).

RELEVANT Olivier
L'Alimentation de demain : le règne des OGM ?
Les Essentiels Milan, n° 194, 64 p., 25 F (3,81 €).

RICHARD Denis
Drogues et dépendances
Flammarion, Dominos, 128 p., 41 F (6,25 €).

ROGE Thomas
La Vie lycéenne
Les Essentiels Milan, n° 198, 64 p., 25 F (3,81 €).

VALLET Stéphane Nicolas
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

VALLET Stéphane Tristan
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

VERGELY Bertrand
Petite philosophie du bonheur
Les Essentiels Milan, n° 197, 64 p., 25 F (3,81 €).

VINCENT Paule Alice
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

VINCENT Paule Joseph
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

VITAL Vincent Arthur
Zulma, Les prénoms de Zulma, 96 p., 49 F (7,47 €).

WAISMANN Renée
Le Don d'organes
PUF, Médecine et société, 128 p., 59 F (8,99 €).

● LOISIRS
Collectif
Guide du Paris sexy 2001-2002
La Musardine, 222 p., 69 F (10,52 €).

Le Monde
DOSSIERS & DOCUMENTS
LITTÉRAIRES

AU SOMMAIRE DU NUMÉRO D'AVRIL :

En a-t-on fini avec Sartre ?

Vingt et un ans après sa mort, retour sur l'homme de mots et l'intellectuel engagé dans tous les combats.

L'héroïsme

De l'épopée antique au nihilisme contemporain, d'Ulysse au Bardamu de Céline en passant par Jeanne d'Arc ou Napoléon, les avatars de la figure héroïque.

Chez votre marchand de journaux à partir du 13 avril - 13 F - 1,98 €